

## SOMMAIRE

Les catégories du Beau  
 La crise vue par un philosophe de l'histoire  
 En quelques lignes...  
 Le lieutenant de la Ferté  
 La tension hollando-belge de 1866  
 Cazin revient  
 La correspondance de Tchekhoff

Gaston COLLE  
 Mgr Louis PICARD  
 \* \* \*  
 Pierre RYCKMANS  
 Jules GARSOU  
 Léopold LEVAUX  
 Comte PEROVSKY

## La Semaine

Voilà l'U. R. S. S. à Genève! On aura tout vu. Inutile de s'échauffer ou de s'indigner. Une opposition belge n'eût d'ailleurs pas eu de suites. Peut-être même que le plus utile, pour nous, était l'abstention. L'honneur de l'Occident aura été sauvé par la Suisse qui a dit : *Non!*

Mais si, dans l'actuelle situation de l'Europe, il y a des raisons d'inquiétude et d'indignation plus importantes et plus angoissantes que l'entrée de la Russie soviétique dans la Société des Nations, si notre opinion publique est restée indifférente à l'événement, ne laissons toutefois pas passer celui-ci sans savourer les arguments de celui qui a voulu démontrer au public catholique que l'intérêt de la Belgique était de voter : oui.

Lorsque — écrivait M. Paul Struye dans la *Libre Belgique* — sur une question d'intérêt général nos trois garants (France-Angleterre-Italie) sont unanimes à proposer une solution déterminée, nous devons y regarder à deux fois avant de chercher à mettre des bâtons dans les roues.

Soit, regardons-y à deux fois...

Le but et l'esprit même de la Société des Nations — continuait notre auteur — exige que les Etats qui s'y assemblent s'efforcent de s'inspirer de l'intérêt GÉNÉRAL. L'heureuse issue des délibérations internationales est à ce prix.

Cette fois, nous voilà de nouveau en pleine équivoque sinon en pleine chimère. En 1919, on pouvait affirmer *a priori* qu'à Genève, chaque État s'emploierait à défendre son intérêt propre. En 1934, comment ne pas reconnaître, *a posteriori*, qu'en fait, à Genève, les États n'ont fait que cela?... Impossible d'ailleurs qu'il en soit autrement dans un monde sans unité spirituelle, sans unité morale reconnue et active.

Et il paraît, nous affirme M. Struye, que :

*Appliquant ces principes au cas qui nous occupe, nous avons cru pouvoir conclure que l'entrée de l'U. R. S. S. dans la S. D. N. servirait l'intérêt général qui s'identifie ici avec la cause de la Paix européenne.*

Appliquant quels principes s. v. pl.? On relit ce qui précède cette conclusion, et on trouve simplement que la S. D. N. devant s'inspirer de l'intérêt général et nos trois garants étant pour l'admission de l'U. R. S. S. à Genève... il est permis de conclure, d'après M. Struye, que cette admission servira le dit intérêt général... Quelle singulière logique!...

Oh! M. Struye admet qu'il y a « un certain danger à accueillir les héritiers de la pensée de Lenine », mais

*tout bien pesé, nous pensons qu'il vaut mieux rapprocher la Russie de l'Occident que l'en maintenir éloignée et la laisser hostile et agressive.*

Rapprocher la Russie de l'Occident... Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

Et puis, vous rappelez-vous les beaux arguments en faveur de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations? Ne pas la maintenir éloignée, hostile et agressive... Nous avons déjà entendu cela. Moralité : l'Allemagne a porté un coup mortel à la Société des Nations...

M. Paul Struye qui s'est déjà tellement trompé sur l'Allemagne, devrait se méfier.

\* \* \*

Quant au « nœud du débat », le voici d'après notre plaideur :

*Il est hors de conteste que la Russie d'aujourd'hui n'est plus, trait pour trait, le foyer révolutionnaire d'il y a quinze ans. Pour des raisons sans doute intéressées, peut-être aussi par l'effet d'un certain assagissement, fruit de l'expérience, elle a subi une évolution significative. Elle s'est européanisée.*

*Avons-nous intérêt à contrecarrer cette évolution, en repoussant systématiquement ses avances, ou ne convient-il pas plutôt de l'encourager?*

*Tel est, nous paraît-il, le nœud du débat.*

Alors, quoi? Sont-ce les Soviétiques qui demandent à être admis ou la politique française de l'heure a-t-elle... prié Moscou de daigner condescendre? Les avances des Soviétiques? Ne risquent-elles pas de prendre, demain, la forme d'un bon petit emprunt 7 %?...

Pour ce qui est de l'européanisation de la Russie, nous avons entendu, un jour, un diplomate russe, le prince Grégoire Troubetzkoï, dire au cardinal Mercier que la Russie n'était pas européenne et que de penser le contraire était l'origine de bien des erreurs et de pas mal de mécomptes.

*Nous préférons, quant à nous, une U. R. S. S. sagement assise à la table commune qu'une Bolchevie déchaînée contre l'Europe et contre la Paix...*

Décidément, les illusions genevoises sont tenaces! « Sagement assise à la table commune », une douce hilarité vous prend quand on songe à ce que furent, pendant quinze ans, les palabres autour de cette table commune.

Et voici le bouquet :

*Ajoutons enfin, qu'une fois membre de la S. D. N., la Russie sera tenue au respect des dispositions du droit international nouveau, qu'elle avait toujours, jusqu'à présent, répudiées avec une hautaine insolence.*

*La S. D. N. était sans action sur elle. Elle pourra, demain, lui demander des comptes. A peine de se mettre en contradiction avec eux-mêmes et de se rendre non seulement odieux — ce qui ne les a pas gênés dans le passé — mais même ridicules — ce à quoi ils seront peut-être plus sensibles —, aux yeux de l'opinion publique, les dirigeants soviétiques devront donc se conformer dans une certaine mesure aux méthodes et s'adapter au climat de Genève. Sans verser dans des illusions qui seraient à la fois naïves et coupables, nous pensons qu'il y a là une expérience à tenter.*

« Sans verser dans des illusions », mais qu'écrirait donc M. Struye s'il y versait? Et on pense à la conduite de l'Allemagne à Genève, à celle du Japon, à celle de l'Italie... Comment en arriver à croire que le climat de Genève sera capable d'amadouer des hommes de la trempe d'un Litvinoff, qui, en 1907, à la tête d'une troupe de bandits, pillait une banque à Tiflis, tuant trente-deux employés?

Et la S. D. N. demandant des comptes à Moscou, vous voyez

cela, après ses succès à Berlin et à Tokio? L'Allemagne, qui est tout de même plus civilisée que la Soviétie, n'a ménagé à la S. D. N. ni les humiliations, ni les outrages; elle a fait éclater aux yeux des plus aveuglés l'impuissance totale de Genève, et on persiste néanmoins à croire que la S. D. N. « pourra, demain, demander des comptes à l'U. R. S. S. »? N'est-ce pas désarmant? Quant à des Bolcheviques plus sensibles au ridicule qu'à l'odieux, et se préoccupant si peu que ce soit de l'opinion publique, c'est très drôle...

\* \* \*

M. Pierre Gaxotte nous paraît être bien plus près de la vérité quand il écrit, après avoir dénoncé l'in vraisemblable régime de faveur que l'on octroie bénévolement aux Soviétis, auxquels on ne veut faire nulle peine, même légère :

*Au vrai, Moscou veut se servir de la S. D. N. pour accroître sans risque le désordre mondial. La S. D. N. meurt parce qu'elle s'ouvre à n'importe qui et parce que ses obligations sont lettre-morte. Admettre les Soviétis sous prétexte de garantir la paix, c'est à peu près comme si on faisait présider une ligue contre la licence des rues par un marchand de cartes postales obscènes.*

La Société des Nations! Un formidable potentiel de guerre s'amasse outre-Rhin. Des millions et des millions d'hommes s'y entraînent journellement, s'excitent et s'exaltent, convaincus de la mission divine d'une Allemagne nouvelle et prêts à mourir pour que cette Germanie remplisse ses hautes destinées. Il est impossible que ce bluff Kolossal ne se concrétise pas dans une suprême tentative. Que fait la S. D. N.? Que pourrait-elle faire, d'ailleurs?

Un Suisse, M. Muret, bon connaisseur de l'Allemagne, tente, à propos des succès de librairie d'un des prophètes de l'hitlérisme, Hans Grimm, un « essai de psychologie allemande ». Le roman de Grimm : *Volke ohne Raum*, a été tiré à plus de 300,000 exemplaires. Les énormités y foisonnent. Après avoir imprudemment fait entendre que la guerre avait éclaté parce que l'Allemagne étouffait et cherchait à se donner de l'air, Grimm observe (nous citons M. Muret) :

*(c'est un rapprochement étrange) que le sort des Allemands et celui des Belges offrait à la veille de 1914 maintes analogies, Ces deux pays envoyaient au loin des quantités massives d'émigrants; mais les grandes puissances coloniales traitaient déjà différemment les Allemands et les Belges de l'émigration. On faisait bon accueil à ceux-ci et l'on molestait ceux-là. Quand éclata la guerre, cette différence de traitement devint encore plus sensible et plus outrageant. M. Hans Grimm l'observe dans une phrase effarante et qui prouve que les Allemands ne raisonneront jamais comme le reste du monde : « L'univers, écrit-il, témoigna librement, pendant la guerre, son amitié à la Belgique. Ce pays trouva d'éloquents défenseurs, tandis qu'aucune voix ne s'élevait à l'étranger en faveur de la cause allemande. Nul ne parut songer à ce qu'il y avait pourtant de pareil dans le destin de ces deux peuples ». Quel aveuglement! C'est à désespérer de rien faire comprendre à l'Allemagne.*

Plus je connais les Allemands — écrivait dimanche dernier sir John Foster Fraser — moins je les comprends...

\* \* \*

Hans Grimm ne veut évidemment pas que l'Allemagne oublie, encore moins qu'elle pardonne.

*Avec patience et méthode, il travaille à maintenir ouvertes les blessures causées par la guerre. Il veut à tout prix les empêcher de se cicatrifier. La fin logique de cette prédication passionnée, c'est fatalement une nouvelle catastrophe.*

Et le monde assiste, impuissant, à cette course d'un peuple

immense vers la folie avec, au bout, l'anéantissement de la civilisation...

Les manœuvres aériennes de Bruxelles ont prouvé, comme celles de Londres et comme celles de Paris, que la défense des grandes villes contre une attaque aérienne est pratiquement impossible. Seule, la certitude de représailles immédiates et aussi impitoyables que l'attaque, est capable de retenir l'assaillant. Il n'y a donc qu'à préparer soigneusement ces représailles. Et que les espions allemands fournissent à l'état-major prussien de quoi nourrir ses hésitations et ses craintes...

\* \* \*

Tous les journaux ont parlé ces jours-ci du scandale des armements, des pots-de-vin qui grèvent souvent les fournitures d'armes et des fortunes amassées par certains « marchands de canons ». D'abord, la corruption se rencontre partout, en petit dans les petites affaires, en grand dans les grandes, et les fabricants d'armes n'ont certes pas le monopole de ces pratiques coupables. Que les gouvernements cherchent à limiter sinon à empêcher de pareils abus, rien de mieux. Mais toutes ces intrigues vénales, ces hommes qui s'achètent et ces consciences qui se vendent, tout cela ne doit pas donner le change sur le problème capital : dans le monde tel qu'il est — et non tel qu'il devrait être — un droit qui ne s'appuie pas sur la force est un droit bien précaire! Il faut donc, tant qu'une convention de désarmement assurant la sécurité ne sera pas conclue, que les nations s'arment pour se défendre, et voilà le point capital que ne peut affecter aucun « scandale des armements ». Les armements français auraient fabuleusement enrichi tel ou tel marchand, sans parler des intermédiaires, il reste que ces armements font que la France est libre et que le Prussien, malgré sa folle envie, n'ose l'attaquer. Il est déplorable, certes, que l'esprit de trop d'inventeurs soit appliqué à trouver des moyens de tuer toujours plus efficaces; il est tragique que des millions de jeunes hommes s'entraînent au maniement d'instruments de mort; il est épouvantable que des chrétiens rachetés par le Fils de Dieu se préparent à s'entretuer : mais tous ces maux sont, hélas!, inévitables et nécessaires! Impossible de songer à désarmer tant que la Prusse, l'esprit prussien, l'état-major prussien domineront l'Allemagne...

Les excitations des marchands de canon par le moyen d'une presse asservie, les concussions et les corruptions, ne représentent, dans l'armement européen, que bien peu de chose, un épiphénomène, et il ne faudrait pas que l'opinion publique se laissât égarer en cette matière. En 1934, la grande coupable de la course aux armements c'est l'Allemagne prussifiée.

L'architecte de la cité chrétienne — il s'agit du sympathique directeur de notre consœur *La Cité chrétienne*, M. Marcel Grégoire, qui donne, en première page de sa revue, un *Billet de l'Architecte* — n'aurait-il pas dépassé la mesure dans son dernier éditorial? Parler d'escroquerie, d'immoralité, d'excitation de passions malsaines, à propos de la Loterie de l'Exposition et de la Loterie coloniale, nous paraît outré. Les comparer à la vente de l'alcool, de l'opium et de la cocaïne, et aux marathons de danse n'est certainement pas soutenable.

Par ces loteries le Gouvernement réveille-t-il — comme le prétend M. Grégoire — « la mauvaise fièvre de la spéculation »? Non, et de pareilles exagérations ne riment à rien. Acheter un lot de l'Exposition ou un lot colonial ce n'est ni jouer, ni spéculer dans le mauvais sens de ces mots, pas plus que faire un bridge avec des amis, boire une fine après le dîner, se faire insensibiliser un nerf, par la cocaïne, avant l'extraction d'une dent, participer à une soirée dansante n'est le moins du monde répréhensible.

Pour que spéculer, boire, user des stupéfiants, danser deviennent vicieux, il faut que l'abus soit évident. Jouer et spéculer sont

condamnables lorsqu'on expose le principal de — sinon tout — ce que l'on possède, *a fortiori* si on s'expose à perdre plus que l'on n'a; lorsque la passion du jeu et de la spéculation font négliger le devoir d'état, devoir professionnel et devoir familial; lorsque le plaisir du jeu ou de la spéculation en arrive à devenir l'essentiel d'une vie.

Il est tout à fait déraisonnable de comparer l'État organisant le jeu de hasard de la Loterie coloniale avec les tenanciers de maisons de jeu et nous ne voyons pas en quoi la réclame pour cette Loterie serait immorale. « L'immoralité de la loterie n'est pas discutée », affirme M. Grégoire. Nous attendons la preuve. Si la loterie était immorale en soi, comme le prétend ce jugement aussi injustifiable que tranchant, pourquoi l'autoriser au profit d'œuvres de charité, d'abbayes, de missions? « Question de mesure », ajoute, par un curieux illogisme, M. Grégoire. Précisément, et inviter les Belges à payer un franc pour l'Exposition, 10 ou 100 francs pour la Colonie, est-ce dépasser la mesure? Ce qui la dépasse, c'est d'affirmer que l'État, ce faisant, « recourt à l'excitation de passions malsaines ». Mais non, mais non! Acheter un lot et rêver un peu à ce que l'on ferait si la chance vous favorisait, qui donc oserait sérieusement soutenir que c'est là s'adonner à une passion malsaine? Nos jeunes catholiques sont trop facilement cléricaux et fanatiques. Du moins en paroles car, bien souvent, en pratique, ils sont comme la plupart des humains opportunistes et faibles. L'architecte de la *Cité chrétienne* a apporté cette fois à la construction de son édifice une pierre mal équarrie. Il eût été plus habile et plus facile d'adopter envers lui l'attitude démagogique de « l'ami des jeunes », M. Crokaert, qui flatte, et loue, et encense ses « amis » sans mesure aucune et sans la moindre restriction (son article d'hier dans le *Soir* mériterait des précisions et des commentaires... qui ne seraient pas drôles) et de ne parler que « de la forte main directoriale de M. Grégoire ». Toutefois, conseiller à M. Grégoire de consulter quelque bon moraliste est plus utile et, au fond, bien plus « amical »...

A en croire M. Crokaert, notre jeunesse : *sait l'essentiel du jugement à porter sur le siècle. Pour elle, une révolution pacifique qui ne changerait que les institutions sera tenue pour peu de chose. L'erreur cardinale, qui est à la racine du marxisme, est celle de Jean-Jacques Rousseau d'après quoi le mal ne serait que dans les institutions. Or, avant tout, le mal est dans l'homme. Sans une réforme morale individuelle, sans un notable progrès des mœurs privées et publiques, l'œuvre serait incomplète et bientôt décevante. Aux grands estafiers de l'heure présente succéderaient d'autres grands estafiers, si bien qu'il n'y aurait qu'un déplacement de la richesse et peut-être un approfondissement de la misère. Ce sont d'autres Temps Nouveaux, et plus purs, et plus humains parce que plus divins, qu'appelle notre Jeunesse.*

Et oui, le mal est dans l'homme depuis la chute originelle, mais il est des institutions qui aggravent le mal et d'autres qui cherchent à le limiter. On ne travaillera jamais assez à la réforme morale individuelle, mais la question de l'heure est précisément celle de savoir par quelles institutions nouvelles on mettra un terme à l'encouragement que la démocratie politique donne à la démoralisation. Le corporatisme? Oui, mais à la condition de savoir de quoi il s'agit et de ne pas se contenter de la définition qu'en donne M. Crokaert... A la condition, aussi, de tourner le dos à la démocratie politique et de ne pas verser dans la démagogie...

On a commémoré, ces-jours-ci, l'étonnant redressement qui, il y a vingt ans, arrêta la ruée teutonne et fit tourner la marée. La Marne, c'est avant tout la défaite d'une organisation sans souplesse dirigée par une intelligence trop asservie à l'outil qu'elle avait forgée; c'est la victoire de la vivacité de l'intelligence française, de sa rapidité à comprendre et à parer. Humainement, les

Allemands avaient toutes les cartes en main. Nous ne saurons qu'en Paradis dans quelle mesure la Miséricorde divine intervint de façon particulière pour éviter à la France d'être vaincue en 1914...

Ces commémorations sont bonnes et salutaires. La jeunesse doit connaître les crimes commis chez nous il y a vingt ans. Non pas pour faire naître en elle la haine, mais pour que les souffrances des aînés nourrissent le patriotisme des jeunes et entretiennent leur vigilance. Ce que la Belgique a subi hier peut recommencer demain. Une nouvelle guerre serait encore plus meurtrière et plus barbare. La mort fondrait sur nous comme un feu du ciel, multipliant les victimes. La Prusse s'applique de toute sa volonté à découvrir le moyen d'imposer sa force. La guerre chimique fut inventée par elle. La guerre microbienne aussi. Pendant la guerre les Allemands se servirent de l'arme microbienne. Comment? Voici ce qu'écrit à ce sujet, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, le médecin-général Romieu :

*Avec modération, il faut le reconnaître; ont-ils trouvé de la résistance parmi les officiers ayant gardé le sentiment de l'honneur préférant pousser à fond l'arme chimique plutôt que d'utiliser l'arme microbienne certainement très lâche? Ce sentiment de l'honneur est inné chez tous les officiers, et il existe certainement dans le cœur de nos adversaires. Sans doute aussi, peut-on penser qu'ils ont eu peur de l'opinion mondiale, car ils ont vite senti, dès après la Marne, qu'ils n'auraient pas la victoire, et qu'ils auraient à comparaître devant le tribunal du monde. Quoi qu'il en soit de ce point de vue psychologique, il reste irréfutablement établi que les Allemands ont usé pendant la guerre de l'arme bactérienne. Il y a des preuves. Nous n'en citerons que deux n'ayant aucun caractère confidentiel, militaire ou diplomatique, puisqu'elles proviennent de documents tombés dans le domaine public.*

*La première preuve se situe en mars 1917. Il s'agit de la morve. Par une note du 26 mars 1917, n° 4367, le G. Q. G. français avise les armées confidentiellement de ce qui suit : « Un agent allemand arrêté dans la zone des armées a été trouvé porteur d'un matériel suspect et a avoué avoir été chargé de provoquer une épidémie de morve parmi les chevaux de la cavalerie française. Ce matériel consiste en un tube métallique renfermant une bouteille en verre de forme allongée qui a été reconnue contenir un bouillon de culture de morve, et en un pinceau fixé au bout d'un fil de fer enroulé deux fois à son extrémité pour l'emplacement des doigts. L'agent avait reçu les instructions suivantes « utiliser le bouillon de culture, soit en versant le liquide sur le fourrage destiné à l'alimentation immédiate des chevaux, soit au moyen d'un attouchement nasal à l'aide du pinceau imbibé de liquide ». Le 6 juin 1917, une autre note du G. Q. G. avisait que de nouvelles tentatives du même ordre avaient été constatées sur divers points du territoire.*

*Voici la seconde preuve : elle est tirée du livre de Robert de Flers, Sur les chemins de la guerre, au chapitre intitulé « les dessous d'une légation » : il s'agit d'une boîte envoyée par le consul allemand de Kronstadt, en Autriche, à son collègue de la légation allemande à Bucarest, en utilisant l'immunité de la valise diplomatique. Cette boîte arrive à Bucarest en août 1916 au moment où survient brusquement l'état de guerre entre l'Allemagne et la Roumanie. Les Allemands de la légation de Bucarest, obligés de quitter la ville et de confier leurs intérêts à la légation des Etats-Unis encore neutres à cette époque, enfouissent secrètement dans le jardin de leur légation cette boîte qu'ils savent très compromettante. Après leur départ, le préfet de police de Bucarest, M. Corbesco, arrive à soupçonner cet enfouissement et, après de laborieuses démarches diplomatiques, fait déterrer en octobre 1916 la fameuse boîte en présence du premier secrétaire de la légation des Etats-Unis et des autorités roumaines. Elle contenait, bien emballées sous une couche d'ouate, des ampoules en verre remplies d'un liquide jaunâtre et accompagnées d'une note tapée à la machine, rédigée en allemand et dont voici la traduction : « Ci-joint une fiole pour les chevaux, quatre pour les bêtes à corne. Employer comme convenu. Chaque ampoule suffit pour cent pièces. Autant que possible inoculer directement dans la bouche, à défaut de quoi, mêler à la nourriture. Prière de faire connaître par une note brève les résultats ». L'examen fait par le Dr Babes, le grand microbiologiste roumain, identifia dans une partie des ampoules le bacille de la morve, dans une autre, celui du charbon. On peut penser que si cette boîte, par un concours de circonstances d'ailleurs extraordinaire, a été prise, d'autres ont été employées à notre insu.*

# Les Catégories du Beau<sup>(1)</sup>

Si nous voulons être tout à fait sincères, nous devons, sans doute, reconnaître un premier genre de beauté dans certaines appréhensions sensibles, considérées simplement en elles-mêmes, indépendamment des objets auxquels elles se trouvent liées : les couleurs par exemple, comme telles. Vous me fâcheriez beaucoup si vous ne vouliez pas m'accorder cela ; et vous fâcheriez, je pense, tous ceux qui se souviennent du temps lointain où on les rendait sages, durant les longues soirées d'hiver, sous la lampe, avec quelques crayons et des papiers de couleur.

L'assortiment ordinaire était de cinq ou six teintes, que nous apprenions à distinguer et à nommer, comme les prestigieuses voyelles du monde visible. Elles nous étaient nouvelles alors, comme ce monde lui-même. Et quel émerveillement ! C'était le bleu, me semble-t-il, qui contenait le plus de bonheur. Je vois encore la nuance exacte de celui qui m'était alors familier, et s'il m'arrive de le rencontrer parmi les choses banales du présent, le cœur m'en tressaille un peu... Ne vous gênez pas pour sourire ou même pour rire de ce que je dis là. Convenons-en une fois pour toutes : chaque fois que je parle de moi, vous devez l'entendre comme une simple façon de parler. C'est de vous plutôt, de tout le monde, que j'essaie de vous entretenir. Ne prenez donc pas mes propos pour des confidences : vous êtes trop nombreux pour cela. Ce sont propos de philosophie ou, si vous voulez, de littérature, et c'est-à-dire un peu de vérité et beaucoup de fiction.

Mais revenons à la question. Il me semble que nos souvenirs d'enfance, que j'évoquais tantôt, suffisent à ma démonstration. Rire de joie à la vue d'une couleur vive, et battre des mains, comme nous faisons en ce temps-là, ou bien, si l'on était de tempérament moins expansif, la contempler longuement en silence, et s'abîmer, les yeux tout ronds, en de délicieuses rêveries, qu'était-ce autre chose que la plus naïve jouissance du plaisir esthétique comme nous l'avons défini ? Et je ne sais si, par la suite, nous l'avons retrouvé jamais dans une telle pureté. J'avoue que je serais légèrement embarrassé si vos premières impressions ne se rapportaient à rien de pareil. Du moins vous souvient-il, je suppose, des coquelicots et des bluets. Vous avez, pour l'amour du rouge ou du bleu, violé parfois la forêt puérile des épis mûrs, avec une petite peur mystérieuse ? Si j'exagère vous me le direz, mais le souvenir que je garde de cela aussi est celui d'une minute de ravissement, d'une joie particulièrement profonde, avivée encore par cette idée charmante des enfants : que certaines choses de la nature, comme celles-là, sont faites exprès pour eux. Ils pourraient bien avoir raison ; nous ne savons plus nous monter la tête à la vue des coquelicots ou des bluets. Il est vrai qu'on n'en voit plus guère. Les paysans ont appris à si bien trier leurs graines qu'on ne trouve plus de ces jolies fleurs parmi les blés. Les esthètes, s'ils étaient gens d'initiative, iraient en remêler les semences aux provisions de graines des paysans pendant qu'ils dorment.

Hors de la Nature, dans l'Art, pour goûter avec sécurité le plaisir des pures couleurs, en étant bien certain que c'est elles qu'on entend parler, et elles seules, c'est aux verrières des grandes cathédrales qu'il faut surtout songer, par exemple aux rosaces de Notre-Dame de Paris. Je sais, il y a des figures, mais elles sont si haut et si petites qu'on n'y pense pas. Il n'y a donc pas de doute possible : ceci est vraiment tout couleurs et jeux de couleurs. Eh bien, n'y eût-il que ce vif sentiment de bonheur, cette joie enfantine mais si étrangement profonde qu'on éprouve d'abord à rêver devant ces paradis de verre, que j'y reconnaîtrais déjà un peu le plaisir esthétique. Ne l'avez-vous pas remarqué ? C'est presque toujours par un mirage de ce genre que s'annonce la présence de la Beauté : le cœur, un instant trompé, par son émotion soudaine, croit d'abord à la présence du Bonheur. Dans la première surprise de l'admiration, nous faisons naïvement un songe de félicité. Et il me semble que les belles verrières dont je parlais produisent cette illusion avec une force singulière. En vérité, serais-je seul à sentir cela ? Mais dans ces losanges, ces cercles, ces carrés, d'azur, de rose, de pourpre, je crois apercevoir des profondeurs où l'imagination se laisse descendre comme dans des puits de contentement, des espaces qui sont comme l'allégresse elle-même, l'espoir, l'oubli, le repos, et je ne sais quel trouble plus attirant encore que le repos. On dirait que tout le contentement du monde est étendu et suspendu là sous la simple apparence de la couleur, et toutes les différentes sortes du contentement dans les différentes nuances de la couleur. Vous pouvez me trouver drôle, mais vous êtes bien une dizaine, je pense, qui savez très bien ce que je veux dire, et les autres le sauraient en s'y mettant, en y mettant, veux-je dire, un peu de bonne volonté. Je pourrais peut-être les y aider en leur rappelant, ici encore, un souvenir de leur enfance (mon Dieu oui, il faut toujours en revenir à cela). C'est du kaléidoscope que je veux parler : ce petit cylindre dans lequel on regardait comme dans une lunette, et qu'il suffisait de faire tourner pour voir se grouper de mille façons les couleurs d'une minuscule verrière. Eh bien, vous n'avez été ni poète ni vraiment enfant — et c'est la même chose — si vous n'avez pas connu les petites extases de ce jeu-là. Certes, les rosaces de Notre-Dame sont mieux encore : elles sont faites pour les grandes personnes, qui ne comprendraient pas aussi vite. Mais le bonheur qu'elles nous donnent est du même genre ; seulement on ne peut pas les faire tourner, et, à mon avis, c'est dommage. Pendant la guerre, quand le canon s'est mis à tirer de si loin sur la capitale française, je les ai vu soigneusement démonter : pièce par pièce on les rangeait dans de grandes boîtes, comme de merveilleux jouets, les jouets de tout un peuple. Et c'était une chose touchante que de voir les ouvriers peinant, au milieu des plus graves alarmes, à sauver l'innocente beauté des couleurs. En vérité, l'homme est un noble animal ! Avez-vous vu quelquefois, dans la rue, une femme pauvre transporter tendrement chez elle, en l'abritant de son bras, une plante en fleurs qu'elle venait d'acquérir ? Celle-là aussi est touchante, et de la même manière. Tandis qu'elle va, le visage

(1) Conférence faite à l'École des sciences philosophiques et religieuses de l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles.

ravagé de privations et de soucis, mais la joie au cœur, il semble qu'elle écoute résonner magnifiquement en elle un écho de la parole évangélique : une seule chose est nécessaire, *unum porro est necessarium...*

Mais, quand je regarde les rosaces de Notre-Dame, l'illusion de bonheur qu'elles éveillent en moi ne me convaincront peut-être pas, à elle seule, de la présence de la Beauté. Oh! je sens bien que c'est une très grande chose que le Bonheur au sens où nous l'entendons ici. Car ce n'est pas le plaisir. Et alors qu'est-ce donc? On ne sait, personne ne sait peut-être... Mais enfin j'ai observé que sa prestigieuse image est quelquefois suggérée très puissamment par des choses qui sûrement ne sont point belles. Ce sont les dessins les moins artistiques, les plus naïfs, qui font le plus souvent rêver au Bonheur, et le plus profondément. Un paysage inepte, un petit tableau d'intérieur gauchement crayonné, avez-vous remarqué comme cela prend le cœur quelquefois, comme on voudrait « y être »? J'ignore absolument, après y avoir souvent pensé, à quoi tient cette fascination particulière des petites images, des plus pauvres vignettes, mais elle est très frappante. Peu importe d'ailleurs, je voulais simplement dire qu'il faut se méfier de l'impression de bonheur, en esthétique, si elle reste seule.

\* \* \*

Beaucoup plus significative est la subtile souffrance qui nous envahit bientôt après. Elle est due, je crois, à l'inépuisable richesse en symboles que renferme la vraie beauté. Une chose très belle fait songer à d'innombrables choses, et à des choses impossibles, ou absentes, trop lointaines, ou qui ont fui d'une fuite irréparable. C'est comme un regard charmant, mais qui en rappelle d'autres, et éveille trop de regrets. Eh bien, il ne faut pas être un si grand rêveur, pour éprouver tout cela très vivement sous le rayonnement des verrières. Rien d'étonnant, en définitive. C'est de couleurs que sont faites toutes les choses visibles, je crois l'avoir déjà dit, comme de voyelles sont faits tous les mots. Et dès lors, comment toutes choses ne seraient-elles pas en quelque sorte présentes dans l'assemblée plénière des couleurs? Elles n'y sont que trop clairement, avec toute leur puissance de séduction : les lointains climats, les ciels plus beaux, les saisons passées, les charmes contradictoires des différentes heures, oui vraiment, les matins candides sont là comme les douceurs poignantes du soir. Il y a des salles pleines de lumière, il y a de froides brumes, des solitudes, des étoffes d'autrefois, des souvenirs de fête, de richesse et de pauvreté, des coins ternes dévorés par l'ennui, des pâleurs de mort, d'éblouissants sourires...

Je ne parle pas des réminiscences plus précises, plus personnelles. Il faut être un peu fatigué pour rêver si distinctement. Je l'ai déjà dit : il n'est tel qu'un peu de lassitude pour délirer lentement tout éveillé. Tous les souvenirs futiles, toutes les émotions vaines qu'en temps ordinaire la raison refoule au fond de nous, pour leur fantaisie sans doute et leur inutile trouble, volent alors et flottent librement à travers toute l'âme. Au moindre choc il en accourt des essaims entiers, qui affleurent soudain à la conscience, avec mille grâces, comme des bulles d'air qui montent du fond de l'eau. Ou, si vous aimez mieux, quand la fatigue suspend en nous l'activité pratique de l'esprit, il s'y fait comme une vacuité, un grand vide, où le moindre bruit, un soupir, une parole prononcée à voix basse, éveille un long murmure d'échos insolites, infiniment mystérieux et lointains souvent. Je ne dis pas cela pour le plaisir de faire des comparaisons, mais parce que c'est vrai : un certain degré de lassitude est l'état de grâce pour la contemplation esthétique, un des états de grâce, car il y en a d'autres. Il y a même des états de sainteté : on s'y élève doucement, par exemple, avec quelques coupes de noble vin. Mais je finirais par dévoiler les mystères, et c'est défendu.

Maintenant, je sais bien que les verrières de Notre-Dame sont belles aussi, et peut-être surtout, par l'harmonie et le contraste de leurs couleurs. Si je n'ai point parlé de cela, c'est que l'harmonie est elle-même un des grands genres de la beauté, dont nous aurons à traiter séparément. Quant à prétendre qu'il n'y a de beauté que dans l'harmonie, je m'en garderai bien. Certes, on ne peut pas réfuter les philosophes qui pensent ainsi : ce qu'il faudrait, c'est élargir leur tête, afin qu'elle pût embrasser des beautés de divers genres.

Mais c'est assez peut-être d'en embrasser une à la fois; et pour achever ce que nous avons à dire du genre de beauté qui nous occupe, le genre des sensations simples, je voudrais ajouter un mot, un mot timide, en faveur des parfums. Ce qui m'embarrasse, c'est que vous pourriez vous représenter un philosophe... Écoutez, voici qui va me mettre à l'aise : je n'estimerai guère quelqu'un, disons un homme, qui rechercherait ces plaisirs-là avec une certaine application. Il ne doit même pas les rechercher du tout. Cela est net, je pense. Mais enfin, pas plus que les odeurs désagréables, on ne peut éviter tout à fait les parfums, et les personnes sérieuses savent donc aussi très bien ce que c'est. Eh bien, il n'y a pas à dire, quand on y est ainsi tout à coup, c'est quelque chose de ravissant, de très beau. Je sais, on ne dit pas : de beaux parfums; mais qu'est-ce que cela prouve? On finira par s'exprimer de la sorte, et en tout cas on le devrait. Je n'aurais pas de peine à montrer que l'antique définition du plaisir esthétique s'applique ici absolument, que la contemplation y est toute pure, sans aucun mélange d'activité. Ce sont ici des choses belles vers lesquelles il ne faut même pas aller : elles viennent à nous. On n'a pas fait un pas, et l'on se trouve soudain, on croit se trouver, devant le Bonheur encore une fois, et même dans le Bonheur, au beau milieu de je ne sais quel fragile palais de félicité, quel féerique pavillon de nacre et de cristal. Ou plutôt, c'est le parfum lui-même qui entre en nous, remplissant toute l'âme d'une sorte de folie subtile, irisant de son illusion charmante chacune de nos pensées et jusqu'à nos plus secrets sentiments, changeant, comme fait aussi la musique, tout l'air des choses en nous et autour de nous, si bien que les visages mêmes y paraissent plus harmonieux, plus fins, plus spirituels, les yeux plus brillants et plus heureux, les attitudes plus gracieuses, tout plus léger et plus touchant.

\* \* \*

Mais indépendamment de cela, qui pourtant est déjà très significatif, il me semble que même en fermant nos sens à tout autre objet, uniquement attentifs, s'il se peut, à la silencieuse apparition en nous du parfum lui-même, nous ne pouvons pas nous y tromper : il y a là bien plus que le simple agrément physique. Aidez-moi donc un peu! J'ai du mal à expliquer ce que je veux dire : mais dans les parfums aussi il y a des lointains et comme d'intimes profondeurs, je ne sais quels arrière-plans mystérieux, quelles perspectives sur d'autres choses plus grandes. Et c'est pourquoi, si peu que l'attention aux parfums se prolonge, elle devient rêverie. Il n'y a de rêverie que là où le cœur est intéressé, par des choses vaguement aperçues à travers des symboles. Si maintenant j'essayais de dire ce que symbolisent proprement les parfums, c'est à toutes les variétés de l'élégance morale que je songerais le plus naturellement. On dirait de petites âmes prêchant à la nôtre, chacune quelque nuance particulière de sentiment. De petites âmes très nobles en définitive, presque toutes, suscitant en nous le désir ou le regret de quelque chose de supérieur, d'une vie plus délicate, plus sereine, plus fière, plus pure. Quelques-unes vraiment angéliques, et comme célestes. Ah! celles-là, on entend distinctement leur doux reproche. Songez au parfum virginal du jasmin par exemple. Tout le printemps est là, poignant

à force de charme, de fraîcheur, de timidité, comme le regard de Nycheïa, comme la chanson de Mendelssohn...

C'est égal, j'aime mieux parler d'autre chose que des parfums. Ce sont choses charmantes, c'est entendu, mais de celles qui font divaguer un peu. Au reste, il est temps que nous passions à un deuxième genre de Beauté. Ce sera celui que j'appellerai, si vous voulez bien, le genre de « l'intuition spirituelle ». Les exemples de belles choses que je vous citais dans ma causerie de l'autre jour appartenaient presque tous à cet ordre-là. C'est ainsi que j'attirai plusieurs fois votre attention sur la beauté que revêt le visage humain par l'expression de la pensée et du sentiment. Eh bien, c'est précisément de cela qu'il s'agit ici, ou plutôt c'en était un cas particulier. Car enfin, qu'est-ce que l'univers tout entier autour de nous, si ce n'est de la matière perpétuellement agitée par l'esprit? Certes, pour parler comme Kant, nous n'intuitions réellement, du moins hors de nous, que la matière : elle seule nous est présente, présente à nos sens, palpable, visible, étalée devant nous dans l'espace infini. Quant à l'esprit, nous ne pouvons pas le voir directement : ni les âmes, ni les sentiments, ni les pensées. Mais nous en voyons le signe à la surface des choses : leur secrète présence nous est révélée par d'innombrables frémissements, infiniment variés, que nous avons lentement appris à connaître et à déchiffrer comme une mystérieuse écriture. Vous souvient-il de la fontaine de Bethesda? Le malade qui y descendait le premier, après que l'ange avait touché la surface, était guéri. De temps en temps, de grands frissons couraient sur l'eau : c'est que l'ange venait de passer. Le monde ressemble un peu à cette miraculeuse fontaine de Bethesda : et c'est une de ses principales beautés. L'intuition ou la contemplation de cela, de cette transparence de l'élément spirituel dans les choses visibles, est donc, selon moi, un des grands genres de la contemplation esthétique.

\* \* \*

Si maintenant vous me demandiez la raison de ce genre de beauté, j'aurais quelque peine à vous la dire. Je crois pourtant que notre émotion est due surtout au mystère de cela. C'est une mystérieuse présence que celle de l'esprit dans la matière, c'est une présence cachée. Et nous aimons cela, pour le goût du mystère qui est en nous. L'âme est sous le visage comme un visage sous le voile. Rappelez-vous, dans Euripide, Alceste ramenée des enfers. Elle est là, devant son époux qui la pleure encore, silencieuse et le visage voilé. La scène est saisissante, parce que le visage d'Alceste est voilé. L'âme, elle, est toujours sous le voile. C'est l'éternelle absente, mais en même temps présente mystérieusement. Comment les frissons de son voile ne seraient-ils pas toujours émouvants?

Je connais un cas singulier où cela nous est très sensible, parce que là nous oublions ordinairement que l'âme nous est cachée, et sommes tout saisis de sentir qu'elle l'est. N'est-il pas vrai qu'en regardant quelqu'un dans les yeux nous avons l'impression que la personne même, l'âme enfin, car c'est cela, nous est alors présente, que là nous sommes face à face, réellement présents l'un à l'autre, d'âme à âme? Eh bien, s'il arrive que nous nous approchions avec cette illusion-là, que nous nous regardions les yeux dans les yeux, de tout près, — mon Dieu, cela existe, de tels colloques, — je dis qu'un étrange sentiment s'empare alors de nous, très troublant, délicieux par sa nouveauté et je ne sais quelle inquiétude dont il nous remplit. Nous voyons trembler l'iris comme une gaze légère, nous apercevons distinctement toutes les stries, les grains de diverses couleurs, et comme les fils de son tissu; au milieu, le trou noir de la pupille, qui ne nous renvoie que notre propre image. Et derrière tout cela, nous le savons, rien que le fond de l'œil, inerte matière, froide et muette comme la peau de la main. Bref, l'absence toujours, ou plutôt

quelqu'un et personne, le voile enfin, d'autant plus émouvant que, là du moins, nous le supposons levé... Si vous aimez mieux, regardez vous vous-même ainsi, dans la glace, comme un étranger : vous sentirez mieux encore, peut-être, ce que je veux dire...

Arrêtons-nous un moment d'abord au visage humain, comme devant le plus lumineux sommet de ces rayonnements de l'esprit dans l'univers, le plus limpide, le plus diaphane. Nulle part ailleurs, assurément, nous ne nous sentons plus vivement intéressés aux révélations de l'être intime. C'est pour une bonne part, je crois, à cause de leur prodigieuse diversité. Quand on songe que chaque visage a son expression particulière! Après trente, quarante années, nous reconnaissons, avec une certitude infaillible, une personne qui a passé rapidement à côté de nous, dans la foule, et que nous n'avions jamais revue depuis son enfance. Et, prenez-y garde, c'est à l'expression du visage que nous la reconnaissons. Tout le reste a trop changé. Ce qui seul demeure, immuable, c'est le fond même de la personnalité : la nature propre, caractéristique, individuelle, de ses sentiments et de ses pensées; et c'est ce qu'on trouve exprimé éternellement dans ses traits, par quoi elle différera toujours de tout autre, et à quoi nous l'avons reconnue...

L'expression, dis-je, n'a pas changé, sauf la tristesse de l'âge pourtant. J'ai remarqué, dans le tramway et ailleurs, qu'on pourrait dire approximativement l'âge des personnes à la nuance particulière de tristesse répandue sur leurs traits. Vingt ans, en dépit du souci parfois, la gaieté tout de même, presque sans mélange. A partir de là, la tristesse commence, sous des formes où on ne la reconnaît pas encore, mais c'est bien elle, car c'est la joie qui décline : comme c'est déjà le soir qui tombe, dès les premières heures de l'après-midi, quand la lumière baisse, par degrés imperceptibles. A trente ans, une douce tranquillité, du courage; à quarante, le sérieux, exactement. Vers la cinquantaine, hélas! quelque chose de maussade, toujours le même, que je connais bien. Plus loin, n'en parlons plus, je fâcherais quelques-uns d'entre vous. Au fond, tout le monde, je crois, sauf les moments de distraction, tout le monde pense à la mort, à la distance qui l'en sépare, et constamment. Quand on se rencontre, on parle, comme si c'était en tous la pensée habituelle, du temps qu'il fait. Mais ce n'est pas sincère, on pense à l'âge qu'on a, tout le temps. A mesure que se rétrécit la perspective de l'avenir, l'expression, je reviens à mon adjectif, devient plus maussade. Oui, c'est cela, précisément, non pas la peur, me semble-t-il; on dirait que la plupart des gens se représentent la mort comme quelque chose de fade plutôt, d'inexprimablement fade... Mon Dieu, que je suis macabre ce soir!

Mais sur un même visage aussi, quelle stupéfiante multiplicité d'expressions diverses! Combien d'espèces, et combien de nuances différentes dans une même espèce! Tenez, le seul sourire, avez-vous songé combien de significations différentes il peut avoir? Il exprime la tristesse ou la joie, la tendresse, l'ironie, l'espérance, le désenchantement, le dédain. Il y en a un qui acquiesce et un qui refuse. Il y en a aussi un qui vous interroge doucement, un autre qui dit : « Je sais », ou bien : « J'ignore ». Il y en a un très beau qui exprime la douleur. Sans compter les sourires qui veulent non pas dire quelque chose mais le cacher. En vérité, il y a des sourires de tant de sortes, que je me demande s'ils ne pourraient pas tout exprimer. Ce serait un aimable pays, où l'on ne parlerait pas d'autre langage. Ce serait le Paradis. Mais, j'y songe, dans son Paradis Dante nous a représenté quelque chose de pareil. Béatrice lui dit les choses les plus compliquées, les plus rares, les plus fines, rien qu'en souriant. Toute la *Divine Comédie* est d'ailleurs illuminée de sourires, tous de signification différente, quelques-uns admirablement notés. Je me suis plu à les recueillir autrefois, il y a très longtemps. Je ne sais plus très bien comment, en ce

temps-là, l'interprétation du sourire a pu m'intéresser un moment comme une question grave... Mais c'est un fait que je me documentais. Je tiendrais volontiers mes notes à la disposition de quelqu'un de vos étudiants, s'il voulait en faire une thèse de doctorat...

Si la physionomie humaine exprime avec tant de nuances diverses la vie spirituelle, c'est assurément que cette vie-là, dans l'homme, est elle-même incomparablement plus diverse qu'en aucune autre créature animée. Mais c'est aussi que le visage humain est merveilleusement bien fait pour signifier des émotions si complexes, par sa propre complexité, par sa ductilité parfaite, sa fluidité, si j'ose dire, et aussi, peut-être, par son étendue. Vous connaissez, sans doute, la jolie boutade de Jules Lemaître sur le visage de Renan. Je ne résiste pas au plaisir de vous la citer :

« Mais c'est surtout quand il rencontre quelque bonne drôlerie qu'il faut le voir ! La tête puissante, inclinée sur une épaule et rejetée en arrière, s'illumine et rayonne ; les yeux pétillent, et le contraste est impayable de la bouche très fine qui, entr'ouverte, laisse voir des dents très petites, avec les joues et les bajoues opulentes, épiscopales, largement et même grossièrement taillées. Cela fait songer à ces faces succulentes et d'un relief merveilleux que Gustave Doré a semées dans ses illustrations de Rabelais, et qu'il suffit de regarder pour éclater de rire. Ou plutôt on pressent là tout un poème d'ironie, une âme très fine et très alerte empêtrée dans trop de matière, et qui s'en accommode, et qui même en tire un fort bon parti en faisant rayonner sur tous les points de ce masque large la malice du sourire, comme si c'était se moquer mieux et plus complètement du monde que de s'en moquer avec un plus vaste visage. »

Cela est dit d'une manière bien amusante ; mais c'est vrai après tout. Il n'est guère probable qu'il puisse tenir autant d'ironie et de scepticisme sur le visage d'une mouche, par exemple, que sur le visage d'un Renan.

\* \* \*

Je crois cependant, pour nous en tenir aux seules figures humaines (ah ! elles commencent à m'ennuyer un peu, comme les parfums tout à l'heure), je crois, dis-je, que le degré de beauté en chacune d'elles (et je ne parle toujours que du genre austère de beauté qui nous occupe : l'expression, en un mot) dépend surtout de deux choses : une qualité morale, la plus noble qui soit, la sincérité, et une certaine qualité physique du visage lui-même, que j'appellerais volontiers sa neutralité, quitte à vous expliquer tantôt ma formule, qui en effet est un peu singulière.

Quant à la sincérité d'abord, c'est une chose qui va de soi. Vous vous rappelez, peut-être, que je vous fis remarquer, dans ma première conférence, combien plus intéressante et plus expressive est la physionomie d'une personne qu'on épie, comme j'osais le supposer, par le trou d'une serrure. L'explication de cela, telle que je vous le donnai alors, était bonne. Mais il y en a une autre, encore meilleure, que je m'en vais vous dire maintenant. C'est que, dans la compagnie de notre prochain, et simplement en sa présence, quand même nous n'entretenons avec lui aucune conversation, nous ne laissons pas jouer sur notre visage toutes les impressions qui se succèdent en nous. Il s'en faut ! Il s'en faut beaucoup. Même sans y songer, nous nous gazonons, nous nous tamisons soigneusement. Cela est triste à dire, mais que voulez-vous ? Or il en va autrement quand nous sommes seuls : alors le visage parle tout haut, il dit ingénument tout ce que nous pensons et sentons, et c'est autrement intéressant ! On ne peut bien observer ces choses qu'avec de tout jeunes enfants. Ils se laissent plus facilement surprendre, et l'on peut se trouver auprès d'eux sans qu'ils s'en doutent. Il doit vous être arrivé d'en observer un, tout occupé de ses

jouets, dans un coin de la salle où il ne savait pas que vous étiez entré. Eh bien, vous avez remarqué, j'imagine, l'extraordinaire vivacité de sa physionomie alors, la subtile lumière dont elle était comme imbibée, et où s'en venaient miroiter l'une après l'autre, distinctes, saisissantes de clarté, ses émotions successives ? Surtout, il était tant « plus grande personne », tant plus réfléchi ! Au reste, s'il vous apercevait tout à coup, le charme était aussitôt rompu, et le spectacle redevenait banal. Ah ! les brigands ! Eux aussi ils savent donc déjà mettre leur âme en veilleuse du moment qu'ils ne se croient pas tout à fait seuls...

A moins que ce ne soit nous qui sommes en faute avec eux. Je vous faisais remarquer que ce qui frappait le plus dans la physionomie d'un enfant qui se croit seul, c'est son air tant plus sérieux. En vérité, ce sont presque de grandes personnes quand nous ne sommes pas là. Et ce n'est pas drôle quand on y songe. Nous faisons constamment l'enfant avec eux. Nous ne leur disons que des choses saugrenues, avec des gestes ridicules et des mots grotesquement estropiés. C'est nous, vous dis-je, qui en faisons de petits idiots. Voyons, si nous nous interpellions les uns les autres comme nous interpellons les enfants, il ne faudrait pas une année, je crois, pour que nous soyons tous retombés en enfance. Ou plutôt, les enfants sont de grands ironistes : ils nous rendent, très spirituellement, la monnaie de notre pièce. Quand nous leur disons : « Fais risette, bébé », ils ont raison de nous répondre : « On va dada. » Mais quand ils sont débarrassés de nous, quand ils se retrouvent entre eux ou seuls, ils redeviennent eux-mêmes, ils redeviennent sérieux, plus sérieux que nous peut-être.

La seconde qualité que je vous signalais, comme une condition aussi de la parfaite beauté d'expression, et que j'appelais la neutralité des physionomies, consiste en ceci. La plupart des visages expriment, avec plus ou moins de force, un sentiment particulier, disions-nous, nettement déterminé, et ils l'expriment alors même que l'âme est oisive, inoccupée, exempte de toute émotion particulière. Le plus souvent c'est le sentiment habituel, ce fond intime de la personnalité, dont nous parlions tantôt, qui s'est ainsi gravé et en quelque sorte figé dans les traits. En ce sens, on a la figure qu'on mérite. C'est Mgr Freppel, je crois, qui avait coutume de dire que tout homme, à quarante ans, est responsable de sa physionomie. Il en parlait à son aise, ayant, à ce qu'on dit, une physionomie délicieuse, presque trop belle, d'une beauté au moins trop éclatante, pour un ecclésiastique. Son tort surtout était de croire qu'il avait fait exprès. Quelquefois aussi l'expression particulière et perpétuelle du visage tient uniquement à la disposition accidentelle de ses différentes parties, à la forme que leur imprime le hasard. Vrai trompe-l'œil alors, dont on aurait bien le droit de se plaindre, et qui est souvent de nature à impatienter. Tel qui n'est attentif qu'aux délicats mirages du songe intérieur, porte en tous lieux un visage qui semble allumé des plus brutales convoitises, ou bien, avec l'âme la plus modeste, la plus encline à s'estimer sans illusion, ou même à se sous-estimer un peu, exprime malgré lui, par la seule forme désobligeante du nez ou des mâchoires, je ne sais quel naïf contentement de soi qui le rend étrangement ridicule. Et ainsi de suite. Je pourrais multiplier les exemples de ce cas-là, plus fréquent qu'on ne le pense. On s'en aperçoit quelquefois le matin, pendant qu'on se fait la barbe. Mais dans l'un cas comme dans l'autre, la physionomie n'a pas ce caractère de neutralité, ou de liberté, dont je voulais parler ; et dès lors vous voyez bien, sans doute, ce que c'est. Si je ne craignais de paraître chercher les formules paradoxales, je vous demanderais d'admettre que la physionomie la plus expressive est donc celle qui est capable, à de certains moments, de ne rien exprimer du tout : ou plutôt (puisque ces moments sont ceux où l'âme est oisive, tranquille, absolument calme) de n'exprimer alors que ce calme lui-même, le repos parfait, et en un mot la sérénité. C'est à cette condition

seulement qu'elle produira dans toute leur pureté toutes ces belles choses éternelles que sont les diverses expressions de la pensée et du sentiment sur le visage des hommes, qu'elle les produira, dis-je, dans leur émouvante et originelle intégrité, telles enfin que les a conçues et voulues, en sa divine création, l'éternelle Pensée et l'éternel Amour. Mon Dieu, j'en arrive ainsi, sans y avoir songé, à définir la beauté souveraine selon l'idéal des anciens Grecs. La *Vénus de Milo* n'est ni triste ni joyeuse : elle est sereine. Elle ne sourit point, mais, dans la pureté de son repos, elle laisse pressentir que si elle venait à sourire, son sourire serait divin...

\* \* \*

L'intérêt que je prends à ce genre de beauté dont nous parlons, la transparence de la pensée et du sentiment dans la matière, plus particulièrement dans le visage humain, est lié pour moi à un souvenir d'enfance, qui me revient souvent, et que je vais vous dire. C'est presque un petit roman. Laissez-moi faire. Puisque vous m'avez rappelé parmi vous, il faut supporter toutes mes fantaisies.

Du temps que je pratiquais beaucoup l'école buissonnière, entre huit et neuf ans, j'avais élu domicile dans un très vieux noyer, au fond d'un beau jardin, chez des parents que j'avais en ma petite ville. Chaque joli jour que Dieu faisait, si la lumière me paraissait fine et l'air enchanteur, au lieu d'entrer au porche du collège, je passais plus outre comme dit Bossuet et, un peu plus loin, par le trou d'une haie, que j'avais moi-même rendu commode, je me glissais au paradis. Quand sonnait l'angélus de midi, ponctuellement, il m'en souvient, je rentrais chez ma mère, qui me félicitait, ces jours-là, de n'avoir pas les doigts tout tachés d'encre. J'acceptais le compliment en rougissant un peu, mais avec la satisfaction, tout de même, d'une matinée bien passée, j'allais dire du devoir accompli.

Ce que je voyais de la grosse branche presque à ras du sol où je m'étais installé m'émerveillait toujours. Une vaste pelouse d'abord, plantée en verger, puis, sous l'arche d'un grand pont rustique suspendu au-dessus du chemin, la perspective d'une pièce d'eau, d'une pelouse encore, avec au milieu une grande boule de verre argenté où l'on se voyait venir quand on approchait, et au delà, tout au fond, brillant et regardant de toutes ses vitres, la maison de mes hôtes, si j'ose dire; car vraiment, dans l'hospitalité qu'ils m'accordaient, leur main gauche devait ignorer toujours ce que leur main droite me donnait; du moins j'y veillais moi-même assidûment. Un sentier, qui passait tout près de moi, conduisait à un autre jardin, où habitait la belle-mère de la jeune femme chez qui j'étais. Les allées et venues étaient fréquentes. De temps en temps donc, je voyais sortir de la maison lointaine ma jeune parente; je la voyais paraître et disparaître dans les chemins tournants, selon le hasard des bosquets, puis brusquement surgir sous le pont et s'avancer dans mon sentier. Je retenais mon haleine et le cœur me battait. Ce n'était pas seulement de peur d'être aperçu, mais parce que je trouvais un plaisir extrême à la regarder ainsi, à bout portant, à son insu. Et c'est ici que je rentre dans mon esthétique. Rien n'était plus expressif pour moi que toute son allure, et sa physionomie en particulier. Elle s'en venait lentement, d'un pas comme bercé par la rêverie, plus romanesque et plus chantournée que tout son jardin. Et je la voyais songer sous son ombrelle. Parfois elle s'arrêtait, les yeux fixes, si absorbée en sa pensée que ses lèvres s'agitaient un moment; puis elle repartait inquiète, d'un pas plus rapide, comme fâchée.

Or, je savais son histoire, que j'avais apprise par fragments, grâce aux imprudences des grandes personnes autour de moi, et aussi, je dois le dire, grâce à mon éminente curiosité. C'était la plus honnête femme du monde, sincèrement pieuse, mais qui

s'était laissée entraîner un peu loin aux songes dangereux du cœur. Elle chantait bien les romances du temps, mais avec un sentiment excessif. Elle rêvait le luxe et les fêtes de la grande ville, invitait à des bals dans ses salons trop étroits, organisait des cotillons. On voyait des messieurs de ce pays-là, assez gauches, agenouillés devant elle et soufflant sur une bougie allumée qu'elle tenait entre ses doigts. Elle les décorait, pour finir, avec des insignes de papier peint. Son mari, tourmenté par le démon de l'avarice, circulait, au milieu de ces cérémonies, l'œil sombre, supputant la dépense, et bisquant jusqu'au petit jour.

Elle s'était lentement détachée de lui, quoiqu'il l'aimât beaucoup. De sommet en sommet, son cœur s'était élevé jusqu'à l'amour d'une sorte de gentilhomme qui résidait à quelques maisons de là. Il était fait à souhait pour donner prise à ce genre de rêveries, long, mince, avec une barbiche en pointe, l'air ténébreux. Mais, lui, ne prenait pas. Juste en face de sa demeure, d'où on le voyait sortir parfois conduisant lui-même ses équipages, habitaient quatre vieilles demoiselles, que je brûle de vous décrire, parce que tout cela c'est l'ancien temps; mais ce ne serait pas à propos, et, comme vous avez dû le remarquer, je n'aime pas les digressions. C'étaient des filles austères, très dévotes naturellement, extraordinairement lettrées. Je me rappelle leur air tranchant sur toutes choses, mais elles offraient des bonbons excellents — je le sais, comme dit encore Bossuet — aux petits garçons bien mis. Leur jardin, exposé au nord, était trop triste pour me tenter d'abîmer la clôture, pourtant il avait aussi son pont rustique et sa boule de verre argenté. Ma parente se mit à multiplier ses visites en cette maison-là. Elle était des matinées entières, comme moi dans mon arbre, mais avec des pensées bien différentes, assise à la croisée, au grand étonnement des demoiselles, distraite comme une somnambule, contemplant avec ébahissement la grande porte d'en face. Le gentilhomme, je vous l'ai dit, ne flamba point, bien au contraire. Il fit prier une personne amie d'intervenir, et de faire cesser ce manège qui lui était odieux, et qui, disait-il, le compromettrait. Appelée à s'expliquer, la pauvre petite dame se tordit de confusion et d'angoisse, avec des torrents de larmes.

Elle fut ensuite, pour moi, l'image accomplie de la désolation, une Niobé pleurant non point ses enfants, car elle n'en eut jamais, mais tous ses rêves foudroyés. Son mari, qui ne savait rien, la voyant ainsi, dépérissant à vue d'œil, lui bâtit une villa sur une plage à la mode, fit reconstruire de fond en comble toute sa maison, qu'il remplit de tapis de haute laine, de fauteuils d'Aubusson, de marbres d'Italie, de vases de Sèvres. Et elle eut un piano Erard, à queue. Jamais elle ne chanta comme alors, des opéras entiers, *Lucie de Lammermoor*, *La Favorite*, *La Dame blanche*, avec des cris, et de brusques sanglots dans la voix. La tête rejetée en arrière, elle frappait les touches avec une douleur impérieuse, si fort que sa main rebondissait très haut et restait quelques instants suspendue dans le vide...

Elle mourut sur les bords de la mer élégante, à trente ans, l'année même où tous ses désirs de luxe paraissaient enfin contents. Mais ils ne l'étaient point; ils ne pouvaient plus l'être : ce n'était plus la peine. Elle semblait croire que, sans l'amour, les rêves de luxe sont comme les rêves de gloire, la vanité des vanités.

Dans son agonie, elle répétait sans cesse qu'elle n'avait jamais aimé son mari, que tout son cœur était à l'autre. Personne, dans son entourage, ne soupçonna la vérité. On attribua les déclarations de la moribonde au délire de la fièvre qui l'emporta.

Cette histoire, donc, je la savais, sauf la fin évidemment, et je m'en souvenais pendant que je regardais mon héroïne songeant sous son ombrelle, à cinq pas de mon noyer. Et vraiment, c'est en ce temps-là, je crois, que j'ai compris distinctement que c'est une chose très belle de lire tous les secrets du cœur et de l'esprit sur un visage.

Je me suis attardé un peu longuement à la physionomie humaine, et j'avais tant d'autres choses à dire sur le second genre de Beauté, que j'appelais l'intuition spirituelle. Je les dirai, si vous voulez, l'an prochain, et nous aborderons alors aussi le troisième genre. Ah! nous en avons pour des années. Il ne tient qu'à vous de savoir la suite : ayez le courage de revenir. C'est une proposition aimable que je vous fais là. Nous vieillirons ensemble tout en philosophant. Mais tâchez de ne pas mourir en chemin. J'en ferai autant de mon côté, par politesse.

Gaston COLLE,  
Professeur à l'Université de Gand

## La crise vue par un philosophe de l'histoire

Les économistes qui nous consolent de la crise en disant qu'elle est un phénomène cyclique, qu'elle s'en ira comme elle est venue, qu'il n'y a pas grand'chose à faire pour en hâter la solution, que toutes les tentatives interventionnistes ont échoué pour cette raison, ces économistes dont le type pour le lecteur belge pourrait être M. Fernand Baud'huin, professeur à l'Université de Louvain, conseiller du Gouvernement et collaborateur de la *Libre Belgique* et de maintes publications bien pensantes, ces économistes, au jugement de Gonzague de Reynold, dans son grand ouvrage *L'Europe tragique*, dont nous entreprenons de résumer et d'apprécier modestement quelques chapitres particulièrement importants, se sont mépris gravement et lamentablement, ils n'ont pas saisi toute l'ampleur du problème, ils en ont même laissé dans l'ombre les données les plus essentielles.

Pour eux, la crise est un phénomène exclusivement ou du moins principalement économique. C'est un tassement laborieux et douloureux, mais périodiquement nécessaire, rançon du progrès économique. Ce progrès n'en est aucunement menacé. Au contraire, la crise prépare une nouvelle avance, plus considérable encore que les précédentes, de la richesse et de l'aisance générales.

On croit entendre, à lire ces économistes, chanter une strophe, la strophe économique, de l'hymne entonné par les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la gloire du Progrès, du Progrès indéfini.

Comme si les sources de richesse et de production étaient nécessairement inépuisables, comme si elles devaient nécessairement accroître toujours leur débit et leur rendement. Comme si les débouchés devaient aussi nécessairement se développer avec la puissance d'une production effrénée. Ne sommes-nous pas plutôt au bout du rouleau? Les théories ingénieuses qui envisagent, à la manière américaine, d'augmenter la capacité de consommation des peuples producteurs eux-mêmes pour se créer sur place des débouchés nouveaux indiquent suffisamment la restriction des débouchés extérieurs. Le progrès industriel a transformé, en effet, des peuples consommateurs en nouveaux peuples producteurs. Le temps d'ascension vertigineuse des nations d'avant-garde sur la voie du progrès économique est bel et bien révolu.

En outre, et c'est ici qu'avec Gonzague de Reynold nous touchons à l'essentiel et au fond du problème, il ne s'agit pas seulement d'équilibre ou de déséquilibre entre la production et la consommation, ou bien entre la capacité de production et la

capacité de consommation, il s'agit de la cause même de ce déséquilibre. Or, cette cause est surtout morale et même religieuse.

Et voilà l'opposition, en ce qu'elle a de spécifique et de caractéristique, entre l'opinion de Gonzague de Reynold et celle des économistes. « Personne, écrit-il avec une pointe de malice, n'a été plus surpris par la crise économique, personne n'est plus déconcerté par sa persistance que les économistes et les Américains. Ce sont les Américains, en effet, qui avaient poussé le plus loin et avec le plus de foi la doctrine du progrès économique indéfini. Ce sont eux qui ont subi la crise le plus fortement et dont la secousse a ébranlé le monde. »

Nous avons été frappé, en lisant le livre très intéressant de M. le professeur Baud'huin sur la politique économique qu'il souhaitait voir adopter par le parti catholique, par tous les patriotes et par le gouvernement de son pays, nous avons été frappé par une phrase de son introduction qui semblait exclure de son domaine l'étude des lois morales de la vie économique et celle des causes morales des phénomènes économiques. Dans ces conditions, pensions-nous, comment tirer des conclusions pratiques, comment tracer un programme de politique économique? L'activité économique étant une activité humaine, a ses lois morales en même temps que ses lois techniques, elle relève de facteurs moraux en même temps que de facteurs économiques. Elle ne peut donc être étudiée concrètement et pratiquement que si l'on envisage ces deux aspects. Autant les moralistes et les sociologues qui négligent les conditions techniques de la vie économique se mettent en contradiction avec les lois du réel, qui ne tarderont pas à se rappeler au souvenir de leurs contempteurs, autant et plus les économistes qui font abstraction de la morale sortent, eux aussi, d'un sain et nécessaire réalisme.

Nous ne voulons d'ailleurs pas ranger M. Baud'huin parmi les amoralistes de l'économie : il reconnaît et proclame les lois morales de toute activité humaine, si matérielle qu'elle puisse être; mais il semble faire trop abstraction de ces lois lorsqu'il étudie les phénomènes économiques, qu'il cherche les causes de la crise et préconise un programme de redressement.

Quoi qu'il en soit, voici le passage qui nous a suggéré ces réflexions et nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage de M. Baud'huin (1) :

« *L'économiste étudie comment les choses se passent dans le domaine de l'activité des hommes... Le sociologue étudie comment les choses devraient se passer pour se conformer aux règles de la justice, de l'humanité, de la charité.* »

M. de Reynold ne pêche pas, lui, par exclusivisme technique et matériel. Il prend les choses de haut. On serait tenté, à première vue, de lui adresser le reproche opposé, celui d'exagérer l'influence des causes morales et doctrinales. Mais les événements que nous vivons ne lui donnent-ils pas raison et l'expérience ne vient-elle pas en l'occurrence renforcer l'évidence idéologique?

La crise actuelle, déclare-t-il en substance, est l'aboutissement d'une décadence qui part de la Renaissance en passant par la Réforme, la Philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout les théories de Jean-Jacques Rousseau, la Révolution française et le libéralisme qui s'en est suivi. Nous sommes au bout de l'évolution. Déjà le socialisme était une réaction. Mais une réaction inadéquate, insuffisante, mal orientée. On ne peut pas continuer selon la ligne du libéralisme et de l'individualisme. La crise, c'est l'humanité qui se heurte, comme à un mur, à l'impossibilité d'aller plus loin dans cette direction.

Il y a deux issues, semble-t-il, par où l'humanité aux abois peut en sortir : le nationalisme et le communisme.

(1) *En face et à côté de la crise politique et économique*, par FERNAND BAUD'HUIN, professeur à l'Université de Louvain. Edit. Rex, Louvain.

Nous voyons les nations européennes se jeter l'une après l'autre dans une de ces deux directions, aussi antilibérales l'une que l'autre, aussi antidémocratiques l'une que l'autre. Que l'on considère les changements survenus en Europe depuis vingt ans, ce que sont devenus, en cet espace, très bref dans la vie d'une nation, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, c'est-à-dire les trois quarts de l'Europe.

La réaction communiste sacrifie les valeurs supérieures de civilisation. C'est une réaction pire que le mal. Mais on n'a pas le choix entre la réaction et le mal. On a le choix entre les réactions possibles.

La réaction nationaliste n'est pas, comme la communiste, mortelle pour la civilisation. Elle peut être, si elle évolue bien, le salut de l'Europe et de la plus haute civilisation qui fût jamais.

Jusqu'ici, les divers nationalismes ne font pas la part suffisante encore aux valeurs et aux institutions spirituelles. Ils ne donnent pas, notamment, à la religion catholique, qui a créé la civilisation qu'il s'agit de sauver, la liberté, la place d'honneur et les conditions de vie qui lui conviennent et qui lui reviennent.

Car nos malheurs résultent d'un changement de centre de la vie humaine qui s'est produit à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance. Au Moyen âge, la vie sociale avait une tendance nettement théocentrique. La Renaissance mit le centre de la vie sociale en l'homme lui-même. Cette erreur d'orientation a produit en quatre siècles la situation inextricable et catastrophique où se débat l'humanité. La société humaine désaxée alla de déséquilibres en déséquilibres. Elle ne peut trouver de stabilité qu'en s'accrochant à Dieu et aux lois divines. Il n'y a pas de morale, ni sociale ni individuelle, sans Dieu. Et sans morale, il n'y a pas de salut ni de progrès. C'est la noblesse et la grandeur de l'homme d'avoir besoin, pour réaliser ses destins, de lois supérieures, de lois morales et religieuses.

Le remède le plus fondamental à la crise est donc d'ordre religieux. Favoriser de tout leur pouvoir les institutions religieuses, honorer et stimuler les forces morales, tel est le premier devoir des gouvernants et de toutes les autorités sociales.

Et les remèdes politiques eux-mêmes, ainsi que les mesures économiques, doivent s'inspirer de cette réforme profonde des idées et des mœurs. Car les institutions et les lois publiques sont toutes intoxiquées de libéralisme et d'individualisme, de matérialisme aussi, conséquences de l'anthropocentrisme.

Il ne suffit donc pas d'une réforme morale et religieuse aussi poussée qu'on le suppose. Cette réforme religieuse est d'ailleurs conditionnée par la réforme des institutions, de même que cette dernière ne peut tenir que grâce à la réforme des idées et des mœurs. En somme, la querelle du « politique d'abord » est assez vaine. Les deux efforts de réforme doivent être poussés vigoureusement l'un et l'autre.

Le premier n'est pas considéré comme il le mérite, disions-nous plus haut, dans les pays à politique et à gouvernement nationalistes. En parlant ainsi, nous faisons allusion principalement à l'Allemagne et à l'Italie. Beaucoup plus à l'Allemagne qu'à l'Italie. L'Autriche ne mérite pas ce reproche. Et le Portugal, peut-être, le mérite moins, si pas dans les réalisations, certainement dans la pensée et dans le programme du dictateur Salazar.

Les pays qui n'auront pas le courage de résoudre la crise par la réaction à la fois spirituelle, politique et économique conforme aux exigences de la civilisation chrétienne sont des proies offertes au communisme. Telle est une des thèses de *l'Europe tragique*. Car les difficultés économiques ne se résoudreont pas d'elles-mêmes. Nous n'avons pas affaire à un phénomène cyclique, que les événements aveugles suffiraient à résorber sûrement et prochainement. Des remèdes purement économiques, même incorporés à une réforme politique, seront insuffisants et en définitive impuissants.

C'est une chance de redressement pour l'Europe que d'être

acculée par des nécessités matérielles et inéluctables à faire l'effort indispensable pour se remettre sur la voie du salut et du progrès, non pas du progrès automatique et indéfini, mais d'un progrès bien meilleur, d'essence plus spirituelle et de qualité plus humaine.

Dans un prochain article nous tâcherons de dégager quelques directives que devraient appliquer pour réussir, si les vues de Gonzague de Reynold sont justes, nos réformateurs de l'État et de la société.

Nous avons peut-être donné l'impression que *l'Europe tragique* était un livre tout *a priori*. Nous tenons dans ce cas à détromper nos lecteurs avant de terminer ce premier article. C'est un résumé d'histoire de l'Europe durant quatre siècles, d'histoire interprétée à la lumière de principes et d'une conception de la vie.

Ceux qui ont gardé quelque tendresse pour le libéralisme ne le liront pas avec plaisir. A moins que la manière ne les enchante malgré les idées. Pour vous donner quelque spécimen de cette manière, nous transcrivons du livre de Gonzague de Reynold deux passages concernant l'objet que nous venons de traiter.

Voici d'abord quelques phrases vigoureuses sur la parenté étroite entre la révolution bourgeoise de 1789 et la révolution prolétarienne et bolchévique de 1917 :

*Tel est le lien qui rattache 1789 à 1917. Il ne nous reste qu'à en suivre, l'un après l'autre, les anneaux. Car ce lien est une chaîne de fer qui va faire de l'homme libre un esclave, conduire de la liberté à la tyrannie, du libéralisme au communisme.*

*Il est vain, en effet, de vouloir arrêter une idée-force au milieu de sa course : elle ira jusqu'au bout. Le principe posé sort fatalement toutes ses conséquences. La seule mesure de défense est de lui opposer un principe contraire. Vérité fondamentale que ni les libéraux, ni les radicaux, ni la première, ni la deuxième Internationale n'ont jamais comprise. Ni certains conservateurs non plus.*

Et voici une description de l'esprit réactionnaire qui se forme spontanément chez un grand nombre de nos contemporains, en présence des ravages causés par l'individualisme libéral et de son impuissance à en tirer l'humanité.

*On voit se former un type... On le rencontre aussi bien à Moscou qu'à Paris, à Rome qu'à Berlin, aux Etats-Unis qu'en Suisse. Regardez-le bien : jeune gaillard rasé, sans chapeau, sans veston, costaud dans sa chemise de couleur, au regard droit et dur, qui passe à toute vitesse et à tout bruit, dans son automobile ou sur sa motocyclette, à travers la foule. Il sait ce qu'il veut : être le maître de la vie. Il se sent fort. Le monde lui appartient, ou va lui appartenir. Il le prendra par la violence, s'il le faut. Le passé, pour lui, n'existe plus guère : ce n'est point en arrière qu'il regardera... Il a des idées arrêtées ; il en a peu, mais il les appliquera, sans tolérer que le scepticisme ou l'esprit critique s'exercent sur elles. Il s'intéresse d'ailleurs davantage à la technique, à la mécanique, aux moteurs qu'aux idées : aussi bien se sent-il lui-même un moteur. Il y a en lui quelque chose du soldat, quelque chose de l'ouvrier qualifié, quelque chose du sportsman, quelque chose de l'acteur de cinéma. Mélange de citoyen romain et de citoyen américain, de prolétaire et d'aristocrate. Ni scrupules, ni préjugés. Une sensibilité dissimulée, un mysticisme caché sous un masque de réalisme. Fait pour détruire, fait pour construire, suivant comme on le prendra. Inaccessible à tout ce que les générations anciennes ont cru, aimé, cherché : des bobards ! Prêt à leur casser la figure, si elles s'avisent de lui bourrer le crâne. Et différent d'elles physiquement.*

La grande question est de canaliser et d'orienter l'esprit réactionnaire, de le faire servir au bien commun des peuples européens et au salut de la plus noble des civilisations. Tel est le but poursuivi par Gonzague de Reynold dans ses observations, ses études, ses publications, son inlassable apostolat intellectuel.

## En quelques lignes...

### Le cas Chéron

L'affaire Prince aura eu du moins ce résultat de cimenter, contre le Garde des sceaux, la paradoxale union sacrée des « suicidistes » et des tenants de l'assassinat. Ce gros homme, que Charles d'Ydewalle comparait un jour à une ruche qui marche, est en train de devenir la bête noire de tous les Français.

On avait pourtant assez vanté sa probité bourgeoise, la simplicité de ses mœurs! Parce qu'il portait avec des grâces d'éléphant une redingote mal coupée, parce qu'il vérifiait jusqu'au dernier sol le livret de la cuisinière au retour du marché, parce qu'il disait « Bobonne » à son épouse en corsage montant, Chéron était apparu, au lendemain des scandales Stavisky, comme l'intégrité faite ministre...

Assez de métèques! assez de rastas! criait Jacques Bonhomme. Nous voulons, à la Justice, un vrai paysan de chez nous...

On oubliait, on feignait d'oublier que le passage de Chéron à l'Agriculture avait renouvelé le répertoire des chansonniers sur la Butte et qu'au surplus, madré et honnête ne font pas tout un. La faillite du Père Chéron est aussi la faillite de cette rouerie normande, cousue de ficelles blanches et tissée d'équivoques. Le « p'têt'ben qu'oui, p'têt'ben qu'non », s'il se pratique encore sur les foires où il s'agit de faire passer un cheval morveux pour une bête de sang, ne convient plus dès lors qu'un pays tout entier réclame d'un Gouvernement qu'il gouverne. Le mouchoir à carreaux du Garde des sceaux pourrait bien être le garrot qui étrangle le bon Doumergue. Non! il ne suffit pas, dans ces fonctions de justicier, d'étaler au soleil la panse rebondie du solennel temporisateur, de ménager la chèvre et d'arroser le chou. En dégringolant de son siège curule, Chéron entraînera les dernières illusions que l'on pouvait encore nourrir sur la vertu du « middelmatisme » — qui n'est pas de Bruxelles, mais de Lisieux.

### Onomastique

L'onomastique réserve bien des surprises. Par exemple : un examinateur de français constate, en parcourant la liste des récipiendaires, qu'il devra interroger de suite un Lafontaine, un Rousseau, un Coppée...

C'est une servitude que de porter, à travers la vie, un nom illustre. Il paraît qu'en cherchant bien, une maîtresse de maison pourrait, en 1934, grouper, autour de la tasse de thé et des gâteaux secs, un Ludwig van Beethoven, un Wolfgang Goethe, un Blaise Pascal, un William Shakespeare, un Emmanuel Kant, un Adam Mickiewicz, un Léon Tolstoï. Quant à Friedrich Schiller et à Franz Liszt, elle n'aurait que l'embarras du choix : les bottins d'Autriche et d'Allemagne en fournissent à la douzaine! Il est vrai que le Beethoven actuel est cordonnier de son état, que Goethe vend des grains et que Kant est facteur des postes.

Mais quel sombre destin serait celui d'un autre William Shakespeare que la tarentule du théâtre aurait piqué!

Le cabinet d'un directeur. Sur les rayons, dans les tiroirs, des manuscrits par centaines. L'huissier introduit un personnage en quête d'acteurs. Il hésite à l'annoncer; car il a lu, sur le bristol, le nom écrasant : William Shakespeare. Comble de disgrâce : l'auteur dramatique tient à la main le rouleau d'une tragédie en cinq actes! Le directeur songe à Police-secours...

Et voilà pourquoi certains parents portent une lourde responsabilité. Si vous vous appelez Rousseau, gardez-vous de prénom-

mer votre fils Jean-Jacques. Mieux vaut être, pour les potaches de l'étude, le « Petit Chose » que Napoléon : on fait triste le premier; le second, on le rendrait fou.

### Le vrai Tartarin

Cette histoire de noms propres nous remet en mémoire les discussions auxquelles a donné lieu le personnage de Tartarin. Deux érudits n'ont-ils pas consacré de copieuses monographies aux sources d'Alphonse Daudet? On sait peut-être que, dans la première version, fort réduite, qui parut au *Figaro*, le tueur de lions s'appelait Chapotin.

Ce Chapotin-Tartarin a du reste existé dans la réalité. Parent de Daudet, il portait le nom de Reynaud. Il avait été jardinier et s'était retiré à Nîmes, où le futur romancier devait apprendre à le connaître. Reynaud, qui rêvait d'exotisme, de cactus et de clairs de lune sur l'Atlas, dut son goût de la chasse au lion à la fréquentation d'une ménagerie foraine. Mais le plus piquant de l'affaire, c'est qu'Alphonse Daudet a bel et bien accompagné son aventureux cousin dans ce voyage à travers l'Algérie qui constitue le canevas bouffon d'un immortel chef-d'œuvre.

Nous savons aujourd'hui que la randonnée eut lieu en 1861. Alphonse Daudet, faible de la poitrine, devait surtout faire en Alger un séjour de cure. Mais les incidents de la traversée, l'accueil de l'Afrique, les « tartarinades » du cousin Reynaud et les histoires de lions alimentèrent la verve naissante du jeune écrivain.

Quand parut le roman, quelque dix ans plus tard, l'ex-jardinier ne cacha pas son dépit. Certes, il entra dans la littérature, mais sous un camouflage qui le dissimulait à la fois trop et trop peu. S'il eût vécu à l'époque des juges de Montarchain, il eût intenté un procès à son compagnon de voyage. Par bonheur les magistrats de Provence n'eurent point à connaître de la mauvaise humeur de Chapotin-Tartarin ci-devant Reynaud « le Chasseur ».

### Mort du piano

La jeune fille bien élevée peut aujourd'hui ignorer certains arts que l'on considérait, au siècle passé, comme l'agrément des salons. Ninette rit de tout son cœur quand sa mère lui raconte qu'à son âge elle faisait des gammes du matin au soir. Pour la fête de la Supérieure les pensionnaires refusent d'exécuter la *Mort d'Ase*, et c'est le phono qui accompagne les chœurs.

Je ne me plaindrai point, pour ma part, de ce que mes voisines aient renoncé à massacrer, les jours où elles ont du vague à l'âme, la *Prière d'une vierge* ou la *Patrouille turque*. Pourtant ce qu'y gagnaient l'harmonie et les marchands de T. S. F., les fabricants de pianos le perdent. L'Allemagne, qui était le plus gros fournisseur du monde, a vu sa production se réduire à un centième de ce qu'elle était avant la guerre. Gretchen, enfermée par Hitler dans sa cuisine, trouve plus commode et plus consolant de tourner une manette et d'écouter, entre deux récitals de pianistes aryens, les discours du Führer, que de toucher du clavier. Pour vociférer le *Wacht am Rhein*, le piano, d'ailleurs, ne suffit plus : il faut le haut-parleur.

### Colonies de vacances

On a vraiment grand plaisir à voir les joues rondes et le teint hâlé des petits qui reviennent des colonies de vacances. Il est peu d'enfants qui, à l'heure actuelle, ne puissent quitter les tristes murs du taudis et la ruelle malsaine du faubourg pour les horizons clairs de la plage ou les prairies verdoyantes de la campagne.

Il y a dans la charité de ceux qui assurent des vacances aux

enfants pauvres, un très louable souci, non seulement de consolider leur santé, mais de mettre dans leurs rêves et leurs souvenirs des visions ensoleillées et joyeuses.

L'initiative d'envoyer au grand air les jeunes écoliers ne vient pas, comme on le croit généralement, des philanthropes laïcs. Ce sont les catholiques qui eurent, les premiers, l'idée d'organiser des colonies de vacances. En 1598, les chanoines de la cathédrale de Rouen envoyaient déjà leurs enfants de chœur aux champs, à la saison des pommes. Les documents du temps parlent de « l'aimable rondeur » qu'ils en rapportaient. En 1860, les Conférences de Saint-Vincent de Paul fondèrent l'œuvre des Bains de mer et, sur ce modèle, s'édifièrent un peu partout, en Europe, des institutions du même genre. La Belgique multiplia les siennes, au long des années. Le monde entier, qui envie à bon droit la perfection de nos œuvres en faveur de l'enfance, fait grand cas de nos colonies. On sait l'essor que prirent, en ces dernières années, celles qui dépendent de l'enseignement catholique.

Mais le sujet nous fait souvenir d'une anecdote. Nous visitâmes, en compagnie de journalistes de toute opinion, les colonies modèles de l'œuvre nationale de l'enfance. Des gens de gauche s'offusquèrent d'y trouver le crucifix. Ils demandèrent à la directrice si elle ne craignait pas de froisser de nombreux parents en accrochant au mur l'image du Christ. Mais elle, en femme sensée, de répondre : « Si je l'enlevais, j'en froisserais bien davantage encore. »

Il faut remarquer, du reste, que les parents sont sollicités d'exprimer, lors de l'entrée des enfants en colonie, leur désir de les voir ou non fréquenter l'église. Et rares sont ceux qui veulent, pour leurs petits, l'atmosphère intégralement laïque de vacances sans messes et sans *Ave Maria*.

Rosée

Les perles qui brillent, en septembre, sur les touffes d'herbe, au bord des feuilles et dans la haie, ont un orient incomparable. L'araignée qui les retient dans sa toile ne songe point, comme la star, à les perdre pour se rendre célèbre. Elles ont toutes les couleurs du matin et du paysage et, trop belles pour parer les plus belles, elles n'acceptent que les complaisances du soleil levant.

Rosée humide et transparente, et fragile, d'autant jolie qu'en une seconde elle aura disparu, bue par des bouches invisibles ! Le promeneur de l'aube y cherche le reflet de ses joies les plus pures, le poète ses vers et l'oiseau l'eau de son premier bain.

L'instant d'après, quand elle n'est plus, la féerie change et toute la lumière éclate à travers les arbres dépouillés de leurs bijoux. Cependant, sur les sentiers desséchés, continuent de marcher vers les espoirs du lendemain les éternels pêcheurs de perles.

« Excuse me »

Les Anglais aiment qu'on leur fasse une réputation de gens polis. Cependant quelques insulaires ont envahi, l'autre matin, mon compartiment de chemin de fer et ont failli m'étouffer avec leurs plaids, m'éborgner avec leurs crosses de golf et m'écraser les pieds avec leurs valises. Pas le moindre : *excuse me*. Et je m'étonne que ce soit précisément à Londres que vienne de se fonder la « Ligue pour la Courtoisie de la rue ». On dira qu'entre compatriotes la politesse reste sauve. Mais il est difficile de croire que cette habitude ne se prenne point avec les bagages et ne soit d'aucun usage sur le Continent.

Le Continent, d'ailleurs, a fait en matière de courtoisie quelque progrès. Le règne du mufle touche, semble-t-il, à son déclin. Les affaires sont plus difficiles ; et les jeunes gens de s'apercevoir qu'on n'arrive plus à coups de poing et à coups de gueule, que les

manières ont du bon et les formules du crédit. Les sportifs, obligés de respecter les règles du jeu et leurs adversaires, gardent dans leurs façons d'être quelque chose du fair-play. Précisément, la « Ligue pour la Courtoisie de la rue » est due à l'initiative du célèbre coureur automobiliste Malcolm Campbell. Désormais, à Londres, si vous êtes écrasé au carrefour de Trafalgar Square, vous n'aurez plus l'humiliation suprême d'être traité de « pocheté » par un chauffeur malappris.

Ecrire ou « taper » ?

La machine à écrire n'est pas une conquête du businessman de Chicago. Elle date exactement de deux cent vingt ans. Ce qui ne rajeunit pas la corporation des dactylographes. En août 1714, nous dit la petite histoire, l'Anglais Mill, prit, à Londres, un brevet « pour machine à écrire les lettres en caractères d'imprimerie ». Mais l'invention ne rapporta à l'auteur que sa peine et des quolibets. Il faut attendre 1851 pour qu'un Français, nommé Foucault, reprenne à son compte l'initiative de Mill. Encore une fois, le succès ne répond pas aux espoirs. De même que le premier chemin de fer, la première machine à écrire parut, aux visiteurs du Concours Lépine de cet âge, « appelée à bien peu d'avenir ».

Aujourd'hui, c'est tout juste si les amoureux ne « tapent » pas leurs billets tendres. Le moindre nouvelliste loue au mois sa Remington portable, et bien des documents sont jetés au panier s'ils ne se présentent pas sous forme dactylographiée.

Certains romanciers assurent même que la musique des frappes sur le clavier leur suggère une sorte de rythme, propice à l'inspiration. Mais que deviennent, dans tout cela, les collectionneurs d'autographes?... A moins que M. X... ne fasse recopier par un « nègre », avec ratures d'authentification et surcharges de vraisemblance, ses pseudo-manuscrits.

---

## Le lieutenant de la Ferté

---

L'appeler « Monsieur », comme Pierre Benoît, me serait impossible : je ne l'ai jamais vu qu'en uniforme. J'avouerai d'ailleurs que dans le Monsieur du roman je le reconnais à peine. Il est vrai que je suis mauvais juge. Je ne lui ai pas parlé plus de dix minutes en tout. C'est Couprie qui m'a fait son portrait, par Couprie que j'ai su son histoire. Pierre Benoît doit la tenir du lieutenant lui-même.

J'étais du même grade que Couprie ; sauf que chez nous, pour désigner les adjudants, on employait l'appellation élégante d' « agent militaire de la Force publique ». Couprie recherchait ma compagnie — moins, je crois, pour mon charme personnel que parce que le commandant d'armes de Douala avait interdit la vente d'absinthe aux troupes françaises. Cette interdiction ne s'étendait pas, paraît-il, aux quelques Belges des compagnies Marin et Bal. J'avais donc le droit de consommer du Pernod ; et le soir, sur la barza du Kaiserhof, j'usais abondamment de la permission. Couprie et les autres demeuraient attablés pendant des heures devant des citrons-nature à six sous qu'ils touchaient à peine ; mais chacun à son tour m'offrait un Pernod. Rien au monde n'aurait pu amener une expression sur le masque impassible de Louis, le métis annamite qui faisait fonctions de garçon

de mess; même une soif si rebelle ne semblait pas l'étonner. Impénétrable, il enlevait mon verre vide, le remplaçait et retournait discrètement s'accouder au bar; et quand deux minutes après une autre voix commandait : « Louis! un Pernod pour le Belge! » il revenait du même pas léger me servir avec les mêmes gestes indifférents et précis.

Ce soir-là — un soir étouffant des premiers jours d'avril 1916 — mon sixième Pernod délia la langue à Couprie. Nous savions bien qu'il avait eu « des misères » à la colonne de Meillour, au début de la campagne. Il n'était passé chez nous, à la colonne Hutin, que depuis quelques semaines. Mais nous n'avions aucun détail. Couprie ne faisait guère de confidences : c'était un vieux rengagé taciturne et aigri, dur envers ses sous-ordres et envieux de ses chefs, surtout des jeunes sous-lieutenants. Il était assis en face de moi, les avant-bras sur la table, le bas des manches replié sur ses maigres poignets, serrant entre ses longs doigts jaunes le verre de citron inutile. Son visage tanné allait pâlisant par un dégradé insensible vers le front étroit; le haut des tempes, sous les mèches rares, gardait le teint naturel du blond. Il avait dégrafé sa tunique kaki, qu'il portait à même la peau; aux plis des épaules la sueur traçait des sillons plus sombres. Une cigarette lui pendait au coin gauche de la lèvre; l'œil gauche se fermait, piqué par la fumée, tandis que l'œil droit, très enfoncé sous l'orbite, me fixait d'un regard aigu. A côté de Couprie, le sergent-infirmier Zimmermann avait l'air d'un Sancho d'Alsace. Un bon gros, rougeaud et conciliant, avec comme sourcils des moustaches couleur paille. Il coupait sur la table, à même le rouleau, du tabac indigène qu'il pétrissait dans ses paumes grasses avant d'en bourrer sa pipe à embouchure de corne.

La campagne était finie et nous parlions de l'avenir. Comme la chèvre de Monsieur Seguin qui voulait voir poindre l'aube, von Marwitz s'était fixé le Nouvel-An pour abandonner la lutte. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> janvier 1916, estimant l'honneur sauf, il avait donné l'ordre de retraite générale en Rio-Muni. La poursuite s'était arrêtée à la frontière espagnole. Les colonnes du Sud, une à une, avaient rejoint à Yaounde les troupes de Brisset venues du Tchad, puis gagné Douala. Le 1<sup>er</sup> avril, le général anglais Dobell avait remis la place au général Aymerich. Et maintenant nous attendions d'un jour à l'autre l'« Europe », des Chargeurs Réunis, qui devait nous rapatrier : moi vers le Congo Belge, Zimmermann vers Bangui. Couprie, lui, ne savait pas encore : Brazzaville ou Gabon. Peut-être, nous expliquait-il, le renverrait-on malgré tout à son ancienne compagnie de Libreville : car il faudrait former des miliciens; et pour dégrossir les Pahouins recrutés en pleine brousse on avait besoin de types à la redresse, de types dans son genre...

Tout à coup, il s'interrompit; et désignant à Zimmermann, d'un revers de pouce, deux Européens en blanc qui sortaient du mess des officiers, en face de l'hôtel, il lui dit :

— Tiens, justement, le voilà!... Tu le connais, celui-là, qui descend avec ton toubib?

— Non, c'est qui?

— C'est lui qui m'a fait changer de colonne, salaud qu'il est... Tu ne connais pas? La Fièrè?

— Crois pas, non.

— Lieutenant de la Ferté, 4<sup>e</sup> du Gabon, colonne le Meillour? Salaud!... répéta Couprie.

Je sentais venir une histoire et pour être sûr de ne pas la perdre, j'insinuai innocemment :

— Il n'en a pas l'air...

— Hein! Si c'est frais, et gentil, et communiant, et Saint-Cyr! Petit amour, va! Fifi!

Il se tut un instant et changeant de ton poursuivit, les dents serrées :

— Dire que j'aurais pu mettre ça en Conseil de guerre, tout offi-

cier qu'il est, moi Couprie, vieille bête de rengagé qui n'aurai jamais la ficelle...

— Tu vas fort!

— Mais j'ai eu mieux — fit Couprie sans prendre garde à mon interruption.

Il prit mon verre et le vida à demi, lentement, à longues petites gorgées, comme pour savourer à la fois la fraîcheur du liquide et le souvenir de sa vengeance. Sa pomme d'Adam proéminente s'élevait et s'abaissait sur sa gorge tendue. Il repoussa le verre à sa place devant moi, se lissa les moustaches d'un revers de manche une fois à gauche une fois à droite et reprit à voix presque basse, d'un air pensif :

— Tonnerre du ciel, oui, je puis dire que j'ai eu mieux!...

Sous la lumière crue de l'acétylène, il était blême. Suivant son habitude, il clignait de l'œil gauche dans la fumée; mais l'œil droit brûlait d'une flamme de haine comme jamais je n'en vis luire dans un autre regard humain.

Le lieutenant de la Ferté avait pris congé du major. Sa svelte silhouette s'éloigna d'un pas vif, se perdit dans la nuit...

— La Fièrè! ricana Couprie —. Eh bien je vous jure qu'il ne l'était pas ce matin-là...

Et changeant brusquement de sujet :

— Vous avez entendu parler du Wernert? Le Boche de Mimbang?

— Un chic type! — dit Zimmermann, — un type dans le genre de Franck, que nous avons eu devant nous à la colonne Morrison. Si Paolini de la 3<sup>e</sup> revoit jamais sa gonze, c'est à lui qu'il le devra. Il me l'a raconté lui-même. A terre, blessé, un grand *Schutztruppe* à macaron au-dessus de lui, qui faisait tourner son 71 par le canon pour lui écraser la tête d'un coup de crosse. Mon Paolini s'était mis les bras dans la nuque et attendait, les yeux fermés... Rien. Quand enfin il risque un regard, qu'est-ce qu'il voit? Le milicien boche qui saluait à l'ordonnance pour remercier von Wernert du coup de poing reçu en pleine gueule... Ce même moricaud, l'*oberlieutenant* le colle en faction à côté de Paolini, répondant de lui sur sa peau. Et qui a ramassé Paolini après l'affaire? Wernert, toujours!...

— Pour moi — coupa l'adjudant — Boche et Boche c'est kif-kif bourricot. L'un vaut l'autre et le meilleur ne vaut pas un coup de baïonnette dans les tripes.

Il se tourna vers moi.

— Tu as fait de la forêt? — me demanda-t-il.

— Un peu! — dis-je — avant Lomié. Entre Nola et Nakombo, sur la Kadeï.

— Bon. Alors tu sais ce que c'est. Tu peux me comprendre. J'en ai eu, moi, pour toute ma garce de vie, du côté de Mimbang. De la vraie forêt, pas comme dans les journaux. Pas de troncs d'arbre sur lesquels on n'ose pas reprendre pied parce que c'est peut-être un caïman; ni de gorilles embusqués sur le passage de la caravane pour attendre qu'un tirailleur ait envie de faire pipi et lui arracher bras et jambes comme des pattes de sauterelles; ni de mamans-éléphants qui soignent leurs six moutards pendant que le papa prend son bain; ni de vilains rhinocéros qui vous font tressaillir le cœur chaque fois qu'on les éveille en leur marchant sur le blair sans leur dire pardon... Rien de tout ça; mais pire. Une forêt sans bêtes et sans bruit. Enfin, sans vraies bêtes. Pas une antilope, pas un singe, pas un chant d'oiseau... Des papillons, si, de toutes les couleurs, voletant partout où traînait une pourriture; et des tsé-tsés en veux-tu en voilà; et quand on butait sur une branche cassée, les termites qui grouillaient en dessous. On avait presque peur de parler haut, tant les voix s'étouffaient. De temps en temps, cassant les branchettes, déchirant les grandes feuilles à éléphants, un fruit tombait du ciel et venait s'écraser sur le sol avec un bruit mou : on s'arrêtait, un pied en l'air, le doigt sur la détente... Il faisait une chaleur, là-dedans! Un bain

ture; un air saturé d'eau, lourd, immobile. Tu voyais le sommet des arbres remuer dans le vent, mais pas un souffle n'arrivait jusqu'en bas. Les tirailleurs avaient peine à faire du feu tant le bois mort était humide : il pourrissait avant de sécher et brûlait avec une fumée de locomotive et des sifflements de bouilloire. La nuit, même quand il ne pleuvait pas, j'entendais les gouttes tomber sur ma bâche de campement. Je m'éveillais mouillé le matin, avec comme de la rosée à chaque poil de ma couverture. On enfonçait dans le sentier comme dans une éponge; ça faisait « ji » à chaque pas et il restait de l'eau dans les traces des godillots... Un fameux patelin, cette frontière nord du Gabon où j'ai commencé la guerre!

J'avais deux sections; quatre blancs. Il n'en reste plus qu'un, Cinqualbre, ex-caporal rétrogradé première classe. Je marchais vers le nord, sur la gauche du groupe Saligny, le long de la frontière espagnole qui n'est qu'une droite sur la carte. Consigne : fermer la route aux fuyards boches. C'était simple comme tout. Chaque matin, le tirailleur dont c'était le tour de prendre la tête de la patrouille de pointe s'en allait l'arme à la bretelle. Pas la peine de tenir son flingot à la main, il ne voyait rien. Il n'avait d'ailleurs rien d'autre à faire que d'encaisser le premier coup de fusil à dix mètres. Au bout d'un quart d'heure, d'une demi-heure, suivant les jours, pak! le tirailleur tombait; ou bien si par hasard il n'était pas touché, si « son gri-gri y en avait bon trop », il se laissait tomber tout de même et se collait le ventre dans la boue aussi plat que possible. C'était le signal. Derrière, on déployait, mouvement tournant, menace d'enveloppement — le truc classique, quoi. Quand on se rabattait, on trouvait vides les petits bouts de tranchée creusés à gauche et à droite du sentier; les Boches s'étaient cavallés pour recommencer la même histoire un peu plus loin.

Nous nous battions contre les Boches; les Boches se battaient contre nous; et les indigènes en profitaient pour se payer la tête des blancs en général. Ils ramassaient les traîneurs des deux côtés. Un 71, ça faisait cent sous chez nous; un Lebel, ça faisait un pata de cinq marks en face. Parfois un imbécile se trompait d'adresse et me rapportait un Lebel; alors, je lui faisais coller cent coups de chicote et une balle dans la tête pour lui rafraîchir la mémoire sur la théorie. Quant aux hommes, tirailleurs et *Schutztruppe* avaient même goût dans la marmite. Même les porteurs! Un porteur crevé de misère après un mois de marche sous une caisse de cartouches, vous pensez si c'est gras à lard; n'importe, ils les déterraient pour les bouffer. On ne rêve pas de salopards pareils.

Ça durait ainsi depuis trois semaines à peu près, et depuis huit jours j'avais perdu le contact avec le gros de la colonne, quand un beau soir on m'annonce une caravane. C'était « la Fièrè » qui venait prendre le commandement de mon détachement. Je le repérai tout de suite. Monsieur était officier; Monsieur faisait mess à part et ne serrait pas des mains de sous-offs. Il voulut bien inviter le cadre à prendre un verre de « fine » chez lui après le repas. J'avais la même; mais ma « fine » à moi s'appelait « tafia pour les troupes ».

Il se fit rendre compte de la situation. Heureusement qu'il était arrivé! A gratter du papier dans les états-majors, il avait plus appris en trois ans que moi en vingt. Mais je n'avais fait, moi, que courir la brousse du Ouadaï au Gabon et dresser des recrues de toutes les couleurs, du cirage au café-au-lait en passant par le chocolat. Enfin... puisque j'étais trop bête pour continuer tout seul, il n'y avait qu'à lui donner du « service-service ». « Oui, mon lieutenant! A vos ordres, mon lieutenant! » Et patati et patata, le petit doigt à la couture — tout ce qu'il voulait, sauf lui mâcher la besogne. Cela, très peu pour moi.

— Qu'en pensez-vous, Couprie?

— Je ne sais pas trop, mon lieutenant. Comme mon lieutenant voudra... C'est mon lieutenant qui commande.

Pas plus tard que le lendemain de son arrivée, il nous donnait un premier échantillon de son savoir-faire. Wernert s'était frotté à nous d'un peu trop près avec sa 4<sup>e</sup> compagnie boche. Nous lui avions fait des morts et des blessés, mais cela nous avait coûté des pertes à nous aussi. Qu'allait-on faire des tirailleurs amochés? C'était un détail — un petit détail que la Fièrè n'avait pas prévu. Un blessé, n'est-ce pas, ça s'évacue vers le poste de secours, et de là sur un hôpital de campagne, en ambulance automobile. Seulement on avait oublié de nous donner des ambulances automobiles et d'installer des postes de secours. Alors le lieutenant ne savait plus trop; et il avait beau feuilleter ses règlements... Si on demandait un tuyau à ce brave Couprie?

— Adjudant Couprie! Que vont devenir les blessés?

— J'allais précisément prendre les ordres de mon lieutenant...

— Je vous pose la question, Couprie. Qu'en feriez-vous?

— Moi? Si je commandais ici? Qu'est-ce que qu'on fait d'un homme qui ne peut plus marcher, quand on n'a pas de porteurs à lui donner? Rien. Je leur enlèverais leur fusil.

— C'est bon. Nous verrons demain.

Le lendemain c'était tout vu, il les laissa là. Mais à ses yeux c'était ma faute. Il m'aurait volontiers mis aux arrêts pour me punir de n'avoir pas trouvé autre chose.

Deux jours après, Mimbang. Saligny tué avec la moitié de son monde; les restes de sa colonne refluant en désordre vers la frontière du Gabon; et nous autres en l'air. Nous n'avions plus rien à chercher par là-bas, et nous rebroussons chemin pour tenter de rallier Ebom. La nouvelle du désastre devait avoir enhardi les indigènes, et le lieutenant décide de passer par Logmata pour amadouer Bétégué-Bili, chef des Pahouins de la région. L'idée n'était pas mauvaise et on annonce la visite. Mais voilà-t-il pas que la veille du jour fixé pour la rencontre, la Fièrè reçoit de Wernert une lettre où le Boche propose d'y aller ensemble!... La Fièrè trouve ça tout naturel; il faut faire connaissance avec son partenaire, pas vrai? Cinqualbre est commandé avec son escouade pour fournir l'escorte; et le matin, le lieutenant soigne sa toilette en l'honneur du Boche : rasé à fil et à contre-fil, tenue numéro un, il n'avait oublié que ses gants. Cinqualbre m'a raconté l'entrevue. Impressionnant; réglé comme une parade de garde, halte à six pas, salut, honneurs, et l'échine cassée et la main tendue... « — Passez devant! — Après vous! — Je n'en ferai rien... » Je me suis dit ce soir-là que la Fièrè devait être piqué.

Il l'était, en effet; et plus encore que je n'aurais pu le croire. Wernert avait vu l'état de nos hommes. Il pouvait y aller. Ses patrouilles se collent à nous, comme une nuée de mouches harcelant un attelage; et au bout de deux ou trois jours, profitant d'une fin d'étape, toute la 4<sup>e</sup> compagnie nous tombe dessus. Résultats : deux blancs et trente tirailleurs tués; la moitié de nos charges perdue. J'étais à l'arrière-garde; la Fièrè me laisse me débrouiller tout seul. Si j'ai pu sauver ma peau, c'était tout juste : il me restait trois hommes quand j'ai percé, à la nuit noire. Je rejoins les autres au village de Kassar Lobé. La Fièrè était là, comme un Napoléon pleurant sa garde après Waterloo. Quand il me voit rappliquer, il se lève, il m'ouvre les bras! Je crois, ma parole, qu'il allait m'embrasser! Ça alors, vraiment, c'était un peu fort de café. La moutarde me monte au nez et je lui déclaque ce que j'avais à lui dire — mais là, sans mâcher mes mots. Au début, il n'avait pas l'air de comprendre, il me croyait affolé par l'émotion du combat. Après, quand il a vu que j'avais bien ma tête à moi, il l'a faite à la dignité offensée et m'a collé huit jours. Pour ce qu'il avait dû entendre, c'était donné.

Je fais l'appel de mes bagages. J'étais encore mieux servi que les copains! C'est bien simple : il ne me restait rien. Cantine, lit

Picot, bâche de campement, marmite-popote — tout envolé. Pour la suite de la campagne, j'ai pu draper mes fesses dans un saroual de tirailleur dont le siège me battait les mollets.

Le surlendemain, nouveau parlementaire de von Wernert. Drapeau blanc, yeux bandés, une cérémonie comme dans une place forte. Je me tordais... C'était une lettre pour le lieutenant et trois charges de pharmacie. J'eusse préféré ravoir mes pantalons; à quoi bon une pharmacie quand on crève de faim et qu'on doit abandonner ses blessés? Quant à la lettre, je ne sais pas par exemple ce qu'elle pouvait contenir. Quelque chose de touchant, bien sûr : après l'avoir lue, la Fièrè l'a repliée avec soin, j'ai cru qu'il allait la baiser; et au lieu de dire Cambronne au sous-off boche, il va lui chercher « pour remettre de sa part à Monsieur le Lieutenant »... une magnifique boîte de havanes! Oui, ma chère, de vrais havanes! Tout à fait la guerre en dentelles... Seulement nous autres, pauvres bougres de rengagés, nous n'en avons jamais humé le fumet, de ses cigares. Jamais l'idée de nous en offrir ne lui serait venue. Mais nous n'avons de commun avec lui que d'être Français; le Boche, d'être officier. Alors son cœur allait vers Wernert... Entre gens du même monde, vous comprenez?... Enfin, je vous l'ai dit, absolument maboul.

Après cela nous n'étions plus guère qu'une bande de fuyards traqués. Un seul espoir nous restait : atteindre la Guinée espagnole avant que Wernert, qui marchait entre la frontière française et nous, eût le temps de nous devancer pour se rabattre et nous couper la route. Sans bagages ou presque, la misère nous poussait en avant comme des chevaux fourbus qui sentent l'écurie. Les Boches avaient peine à tenir l'allure. Ils ne voulaient pas lâcher la poursuite, alors leur colonne s'allongeait de plus en plus. Cela pouvait nous fournir l'occasion d'une revanche; et le lieutenant — il faut lui rendre cette justice — la saisit aux cheveux. Un beau matin, une quinzaine de jours après Kassar-Lobe, nous faisons un à-gauche vers le sud-ouest, en oblique sur la direction de marche de l'ennemi. Etape forcée; campement d'alerte, sans feux. Le lieutenant nous explique le coup; et le lendemain à l'aube, embuscade. Wernert, qui ne se gardait même plus sur sa droite, tombe en plein dedans. Ça n'a pas traîné. Il marchait avec son avant-garde d'une quarantaine d'hommes à une bonne étape en avant du gros. Dix minutes après la première salve, ils étaient nettoyés. Quatre blancs tués, dont un beau gosse de Fährnich à peine sorti de l'école; à peu près tous les noirs; et Wernert prisonnier. Celui-là nous donna du fil à retordre. La Fièrè l'avait tenu au bout de son pistolet; mais au lieu de tirer, il lui criait comme au théâtre : « Rendez-vous, Monsieur, je vous en prie! » L'autre, sans répondre, continuait méthodiquement de vider son *parabellum*... Un coup de crosse sur le crâne mit fin à ses exercices de tir; mais il avait eu le temps de descendre la Ferté d'une balle à l'épaule.

Me voilà de nouveau chef de détachement. Avant tout, pendant qu'on pensait le lieutenant, je fais ficeler le Boche pour n'avoir plus à m'en occuper. Puis, avec une couverture, quelques lianes et un bambou lisse, nous fabriquons un ersatz-hamac pour transporter notre blessé — et en route vers le sud, vers les lignes françaises. Il s'agissait de mettre les voiles avant de recevoir le gros des Boches sur le dos. Nous restions trois blancs valides — le fourrier Guittard, Cinqualbre et moi — avec une trentaine de tirailleurs et vingt porteurs. Il y avait aussi le petit boy-moto (1) de Wernert, un gamin pas plus haut qu'une botte qui était sorti indemne de la bagarre avec sa lanterne Dietz, sa bûche brisillante et... une boîte de havanes à moitié pleine. J'annexe le mou-

tard, bien entendu; et les havanes, nous les avons fumés entre copains. Prises de guerre.

Nous marchons jusqu'à la nuit, le lieutenant, assez sérieusement touché, sans connaissance presque tout le temps. Le lendemain matin (j'avais fixé le départ à sept heures), il revient à lui et se fait amener le prisonnier. Il voulait lui serrer la main. Toujours sa représentation qui continuait. Et alors, mes amis, quelle scène! La Fièrè, la main faiblement tendue sur la couverture, avec des yeux suppliants d'amoureux éconduit; l'autre qui haussait les épaules sans répondre au geste. Et pour cause. Il aurait dû faire demi-tour : il avait les mains liées derrière le dos... Quand la Fièrè s'est rendu compte, j'ai cru qu'il allait tourner de l'œil pour de bon.

— Qui a pu? Qui a osé? Enlevez ça! Enlevez ça!

Il étouffait. Pensez donc! Un officier! Un Monsieur l'Oberlieutenant! Une indignité pareille!... Il en est retombé sur le lit, comme mort.

Moi, ça me dégoûtait, à la fin. Je retourne à mon avant-garde, lui laissant Guittard pour le soigner; et qu'ils s'embrassent avec son Boche!... Vivement les lignes françaises et retrouver des gens sains d'esprit.

Pendant quelques jours, la retraite se poursuit sans incidents. Je marchais en tête avec la 3<sup>e</sup> section, toujours vers le sud. Je ne me montrais plus chez la Fièrè, qui ne me faisait plus appeler; entre lui et moi c'était la seule manière de faire bon ménage. Cinqualbre servait d'agent de liaison. Il venait me voir aux avant-postes, le soir, et m'apportait avec les ordres les nouvelles du détachement. Le lieutenant allait de mieux en mieux, sa blessure se fermait, il pourrait bientôt marcher. Question de moral, sans doute. Il reprenait goût à la vie depuis que le cher von Wernert était enfin devenu gentil. Car les deux lieutenants, c'était compère et compagnon. Le Boche, prisonnier sur parole, circulait librement dans le camp. On prenait le café ensemble dans le gourbi de la Fièrè; on causait bien avant dans la nuit à la lueur du photophore... D'avoir retrouvé la société d'un Monsieur, notre Monsieur à nous s'épanouissait à vue d'œil...

Mais voilà qu'un midi, à la grand'halte, Cinqualbre s'amène et m'annonce du nouveau. La direction de marche était changée. On laissait à gauche la route de Mitzic pour filer sur Ebom. On prenait vers le sud-ouest, le jour même où un de nos partisans avait fait la jonction avec les éléments avancés de nos premières lignes à quatre étapes plein sud! Cela paraissait impossible. Cinqualbre devait avoir mal compris. Ou bien la folie de la Fièrè devenait dangereuse. Il fallait en avoir le cœur net : j'allai aux nouvelles moi-même.

Au gourbi du lieutenant, je trouvai évidemment son Boche. Peut-être avaient-ils combiné ensemble le dernier mouvement stratégique? La Fièrè eut le culot d'inviter l'autre à rester! Mais Wernert qui n'était pas fou, lui, sentit qu'il ferait mieux de disparaître.

Je vis dès les premiers mots que Cinqualbre avait parfaitement compris. C'était bien cela. Quitter la route ouverte de Mitzic, où nous étions à quatre jours du salut, pour faire en direction d'Ebom huit étapes au moins sans savoir ce que nous trouverions au bout. Mais l'itinéraire touchait la frontière espagnole...

Je tirai ma carte pour montrer au lieutenant que je n'étais pas dupe. Cela lui boucha un coin, il ne me savait pas si documenté. Mais sa décision était prise. Il sortit l'argument suprême, aussi vieux que les armées :

— Vous n'avez pas besoin de comprendre. Il suffit que vous puissiez obéir.

— Alors mon lieutenant voudra bien me donner un ordre écrit...

— Un ordre écrit?

(1) Moto : feu.

Il écumait. Il savait parfaitement que j'étais dans mon droit et que pareil ordre c'était le Conseil de guerre pour lui. Mais il était bien question de droit!

— Un mot de plus, et je vous fais passer par les armes.

Que voulez-vous faire? L'homme était fou furieux; et ces bonnes brutes de Sénégalais étaient bien capables, par respect du grade, de me mettre dix balles dans la peau sans chercher à comprendre...

Il n'y avait qu'à m'incliner pour me donner le temps d'aviser.

— Bien, mon lieutenant. A vos ordres, mon lieutenant...

Au sortir du gourbi, je tombe sur Guittard.

— Guittard — lui dis-je — viens avec moi. J'ai deux mots à te dire. Conduis-moi chez Cinqualbre.

— Encore des histoires? ça ne colle toujours pas vous deux le lieutenant? Quelle misère! On était sur le point de s'en tirer. Il va mieux, justement.

— C'est de cela qu'il s'agit. Il ne va pas mieux du tout. Il est complètement fou. Tu n'as pas vu ses yeux quand il regardé le Boche?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire, qu'il regarde son Boche avec des yeux de merlan frit?

— Ce que ça peut me faire? Cinqualbre va te le dire.

Nous arrivions au gourbi du caporal.

— Cinqualbre? Répète à Guittard les instructions que tu m'as transmises.

Et quand Cinqualbre eut fini :

— Eh bien, fourrier — dis-je — tu as compris maintenant? Qu'en penses-tu?

— Ce que j'en pense? — dit Guittard. Il s'était assis sur le lit de rondins, les mains sur les genoux, et ses yeux égarés allaient de l'un à l'autre. — Ce que j'en pense? Marcher sur Ebom quand nous sommes à quatre étapes de Mitzic? Tu as raison, il doit être marteau.

— Alors? Ça te dit quelque chose, toi, de marcher sous les ordres d'un fou? Moi pas.

— Moi non plus — dit Cinqualbre.

— Que veux-tu? — dit Guittard. Il a le coup de bambou, bien sûr; mais enfin, il est lieutenant, c'est lui qui commande...

— Mais s'il est fou — dis-je — il n'y a plus de lieutenant qui tienne. Les fous, on les met derrière des barreaux. S'il te donnait l'ordre de t'empaler sur ta baïonnette, tu lui obéirais?

— Tu veux rigoler? D'ailleurs, ça ne serait pas du service...

— Enfin, une supposition que je vais le trouver en notre nom à tous trois et que je lui dis : « Mon lieutenant, Guittard et Cinqualbre estiment comme moi que votre blessure ne vous permet plus d'exercer le commandement. En conséquence, je me charge, comme étant le gradé le plus ancien, de reconduire le détachement dans les lignes françaises. » Si je lui disais ça en douce, bien poliment, avec tous les égards dus à son grade, vous marchez avec moi? Toi, Cinqualbre?

— Je marche — dit Cinqualbre.

— Et toi, Guittard?

Le pauvre Guittard n'en menait pas large. C'était un brave type, mais mou. Il est mort d'hématurie à Cap Lopez, l'an dernier. Il s'est laissé aller comme toujours, sans se défendre.

— Moi? — dit-il. Ecoute, mon vieux : c'est très bien si ça marche. Mais s'il nous colle en Conseil de guerre et que les toubibs le trouvent aussi sain d'esprit que nous? Il peut être guéri d'ici là, qu'on n'y voie plus rien.

— Non, il ne sera jamais guéri. Quand il sera remis de sa blessure, il sera aussi fou qu'aujourd'hui. Tant que ce Boche de malheur n'aura pas passé l'arme à gauche...

Guittard enleva son casque pour se gratter la tête. Il pensait de toutes ses forces.

— Je ne peux pas — dit-il enfin, tristement. Non, je ne peux

pas. Service, service : voilà vingt ans que je marche. Tu as beau dire. Et puis, qui sait si du côté d'Ebom on ne parviendra pas à s'en tirer tout de même? Après tout, la Guinée espagnole n'est pas loin, en cas d'anicroche...

— C'est cela précisément. La Guinée espagnole n'est pas loin.

— Eh bien alors? On pourra toujours se carapatter par là?

— Ça va — dis-je. Suffit. Je vois ce que c'est. Tu as les foies. Comme tu voudras. Mettons que je n'aie rien dit. Et toi, *mo'us*, compris? Pas un mot de tout ceci.

Guittard s'en alla tête basse.

Le lendemain, à l'heure du départ, pas plus de Couprie que sur la main. Couprie était loin. Et vous savez où? Pas sur la route de Mitzic. Pas sur la route d'Ebom. Sur le sentier qui menait à Nsork, un petit patelin en Guinée espagnole, un peu au nord de Luc-Velez.

\* \* \*

Couprie s'interrompit pour jouir de son effet. Il nous regarda, Zimmermann et moi, d'un air de dire : « Hein? Jamais vous n'auriez deviné celle-là? » Et pour nous laisser le temps de faire entrer ça dans nos cervelles, il interpella le boy :

— Louis!

— M'sié!

— Tu ne vois pas que Monsieur a soif?

Louis me servit un nouveau Pernod. Couprie but une gorgée et enchaîna.

— Vers Nsork. Je marchais au flair. J'avais mon idée. Deux jours après, je franchissais la frontière espagnole. A en croire la carte, tout au moins. Sur le terrain, même un Espagnol n'y aurait vu que du feu. Ils n'y venaient pas voir, d'ailleurs, les Espagnols : ils sortaient à peine de Bata. Ce n'est que plus tard qu'ils ont mis des cordons. Et si même on avait rencontré une patrouille, vous pensez bien que je n'allais pas me gêner pour des hidalgos. Avec Cinqualbre et mes vingt-cinq tirailleurs, nous leur passions sur le ventre. Je n'étais pas venu là pour me laisser interner : j'avais autre chose à faire d'abord.

Quelques kilomètres après la frontière, je pris à gauche. Un sentier qui menait vers le sud et qui coupait la piste de Luc-Velez à Silesima. Je campai en pleine brousse, à un quart d'heure du carrefour.

Le lendemain, avec trois hommes et deux jours de vivres, je m'en allai reconnaître le pays.

Ce n'était plus la grande forêt. Nous avions atteint la lisière, et on respirait. Dans les fonds les galeries restaient boisées; mais sur les hauteurs c'était déjà la savane. Le terrain ondulait en longues croupes basses; par-ci par-là on voyait même du rocher. Depuis deux mois nous n'avions plus comme pierres de foyer que des blocs de terre à termitière. Ça me changeait...

Arrivé à la croisée des chemins, je pris le sentier vers le territoire allemand. J'avais derrière moi, à deux lieues à peu près, le petit poste isolé de Luc-Velez. Devant moi, le terrain montait, en pente très douce, vers une colline surmontée d'un balcon rocheux. C'est par là, si j'avais calculé juste, qu'il allait se passer quelque chose.

Je m'installai derrière une termitière, d'où je pouvais voir le sentier sur cent mètres, entre ses deux haies de hautes herbes. Je mis un homme en faction et je dormis jusqu'au soir.

Quand on m'éveilla, l'obscurité tombait. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un froissement dans les hautes herbes. Aucun bruit, sinon le cri des grillons, mais si monotone et si continu que cela faisait encore du silence. Dans les fonds, au-dessus des galeries, une brume montait. Le ciel s'assombrissait dans l'ouest,

et à l'est une clarté annonçait la lune. Une belle nuit pour l'affût.

— Mon adjudant! — c'était un de mes tirailleurs qui me touchait le bras. Y en a le feu, derrière, loin.

En effet. Une lumière clignotait là-bas. Cela devait être Luc-Velez. Ma carte était bonne. Mais ce n'était pas ce côté-là qui m'intéressait... Je regardais la ligne plus claire qui serpentait entre les herbes, vers le sommet de la colline en face de moi, vers la frontière.

Une heure après, je savais que j'avais gagné. Un point rouge, là-bas. Une flamme claire. Pas de doute. C'était un feu.

Alors je pris l'affût.

Vous savez ce que c'est, une nuit d'affût près d'un point d'eau où vient boire le gibier? Quand on tend l'oreille sans respirer pour saisir quelque chose dans le silence et qu'on écarquille les yeux pour voir quelque chose dans le noir? Le cœur qui bat pendant que tout doucement, d'un mouvement imperceptible, on ramène le bouton quadrillé à « feu »? Jamais comme cette nuit-là je n'ai connu l'attente, le désir, la peur de mal tirer... Mon gibier devait venir. S'il m'échappait, ce serait de ma faute. Et quel gibier! D'une pierre deux coups... Je caressais la crosse de mon Lebel. De temps en temps, je mettais en joue pour m'assurer que sur le fond des herbes je pouvais voir mon guidon dans le cran de mire : sur un uniforme clair il se verrait mieux encore. Puis je devais reposer, car mes mains tremblaient et je respirais par saccades. J'avais un plein magasin, plus une balle dans le canon; entaillée, celle-là, comme pour aller à l'antilope...

J'attendis toute la nuit. Quatre heures et demie déjà. Les feux depuis longtemps s'étaient éteints un à un. La lune avait dépassé le zénith, redescendait. Un vent frais s'était levé; dans le frisselis des feuilles j'aurais eu peine à distinguer un bruit de bottes. A la crête de la colline les étoiles se détachaient, montaient dans le ciel comme de lentes fusées. Bientôt les premières lueurs de l'aube...

... Je le vis avant de l'avoir entendu. Il marchait d'un pas décidé, balançant une baguette. La lune l'éclairait en plein, je reconnus de loin l'aigle d'argent sur le casque.

Je le laissai approcher à six pas.

Il reçut la balle en pleine figure et tomba sur les genoux, puis, sans un cri, s'abattit en avant, lourdement, face contre terre et bras étendus. Pas besoin de le retourner pour être sûr. Il avait son compte.

A l'autre maintenant!

J'envoyai un tirailleur chez Cinqualbre pour le faire rappliquer et me mis en route vers le sommet. Mon coup de feu devait les avoir alertés, et il s'agissait de ne pas encaisser un pruneau. Je fis crier mes hommes.

Cinq minutes après, je rencontrais Guittard.

— Couprie! — me cria-t-il. Moi qui te croyais à Mitzic!... C'était toi, ce coup de feu?

— Oui — dis-je. Va voir et rapporte-le. Je lui ai réglé son affaire.

— Mon Dieu! Et le lieutenant, qu'est-ce qu'il va dire?

— Le lieutenant? Mais il sera enchanté, le lieutenant! Il sera ravi! Je lui ai réparé sa boulette. Puisqu'on devait empêcher les fuyards de passer en Guinée espagnole...

Je trouvai la Fièrè au balcon rocheux. Il s'était traîné jusque là, s'appuyant de sa main valide sur un bois de sagaie. S'il avait pu tenir un revolver, je crois bien qu'il aurait tiré à vue. Pâle comme un mort, il essaya de crâner.

— Adjudant Couprie, vous prendrez les arrêts sur l'heure. Mais auparavant, vous allez m'expliquer.

Je savais bien que jamais il ne débatterait nos palabres en Conseil de guerre. Ma petite histoire n'avait donc guère d'importance.

Une erreur, une simple erreur; j'avais pris trop à l'ouest. Un indigène rencontré m'avait remis dans le bon chemin; j'étais en reconnaissance pour retrouver le lieutenant — et voilà...

— Mon lieutenant — dis-je — avait tort de faire tant de confiance au prisonnier. La Guinée espagnole ne doit plus être bien loin. Heureusement, le hasard a voulu que je tombe sur lui et que je tire le premier. Je lui ai crié de se rendre, mais mon lieutenant sait d'expérience que cela ne lui fait aucun effet. Il s'est jeté sur moi... Dommage que mon lieutenant n'ait pas suivi mon idée. Mieux gardé, il n'aurait pas tenté de fuir, il serait toujours en vie; tandis que maintenant...

La Fièrè n'avait rien écouté. Il s'était adossé à un arbre, les yeux cachés derrière la main qui lui serrait les tempes. Mais aux derniers mots, il m'arrêta.

— Assez — dit-il, les dents serrées.

Il avait raison. C'était assez. Justement, les porteurs arrivaient. Ils posèrent le mort sur le sol. Dans le matin gris, avec sa face couverte de terre et de sang, il n'était pas beau.

La Fièrè le regardait, épouvanté.

— Moi!... Moi!... Moi!... Moi!... répétait-il.

Je le laissai là, agenouillé devant sa victime...

\* \* \*

Couprie s'arrêta.

Je tirai ma montre.

— Seigneur! Déjà! — dis-je. Je me sauve... Bonsoir...

Je m'en allai sans lui serrer la main.

PIERRE RYCKMANS.

## La tension hollando-belge de 1866<sup>(1)</sup>

Des brochures.  
L'opinion des diplomates étrangers

De nombreuses brochures, naturellement, furent écrites de part et d'autre pour étayer le bon droit des deux parties. Le baron Du Jardin lui-même se jeta dans la mêlée (2). Les Hollandais, ayant compris que leur langue les mettait en état d'évidente infériorité, se décidèrent à faire leurs publications en français.

D'autre part, Jooris, le premier secrétaire de la légation belge à La Haye, signalait le 14 février à Rogier la mauvaise disposition pour la Belgique du corps diplomatique, qu'il attribuait à l'ignorance des faits.

### La Hollande décide de construire le barrage sans attendre les rapports des ingénieurs

Une décision de la Hollande de commencer les travaux du barrage au 1<sup>er</sup> mars, sans attendre les rapports des ingénieurs,

(1) Voir la *Revue* du 7 septembre 1934.

(2) Il publia, chez l'imprimeur Lesigne, installé dès lors rue de la Charité, une étude intitulée : *Du Barrage de l'Escaut oriental et du Sloe au point de vue des traités et des faits*, par un diplomate belge.

fit jeter les hauts cris au Gouvernement belge qui signala le 9 mars, à Beyens, Nothomb et Van de Weyer, la « pénible surprise » qu'il ressentait.

De son côté, Du Jardin, qui avait embrassé la querelle avec passion, jugeait insuffisante, en riposte à cette « méconnaissance inouïe de l'équité et des convenances internationales », la retenue, par la Belgique, « de tout ou partie de la rente de 400,000 florins payée par notre pays »; ce serait seulement « prolonger le différend et amener des améliorations de détail ». Pour lui, « la destruction violente, quoique légitime, du barrage est la seule voie qui nous reste pour faire triompher nos intérêts, nos droits et notre dignité (1) ».

Et il pressait Rogier, le 11, de saisir les cinq grandes Puissances signataires du traité de 1839.

Hügel, le même jour, faisait part à de Beust de l'extrême irritation qui régnait à Bruxelles contre le Gouvernement des Pays-Bas.

### Les protestations de la Belgique

Rogier fit part de la nouvelle, le 16 mars, à Beyens, Nothomb et Van de Weyer, observant que les prévisions du Gouvernement belge, non accueillies par les puissances avisées, se réalisaient « avec une précipitation évidemment calculée pour devancer et rendre illusoire le résultat de l'examen auquel ont consenti les gouvernements étrangers... »

Il insistait, le lendemain, auprès de Van de Weyer, pour qu'il entreprît, malgré la goutte qui l'accablait en ce moment, des démarches auprès de lord Stanley.

« La Hollande — disait-il — se moque de la Belgique et de tout le monde... Notre devoir serait de prendre vis-à-vis des *voies de fait* de la Hollande une attitude des plus énergiques... »

Il croyait que l'Angleterre aurait élevé la voix. « Dans une situation semblable — assurait-il — les Américains n'auraient pas fait attendre leur *quos ego*. »

On pouvait, à la rigueur, admettre l'indifférence de la France et de la Prusse, que les affaires du Luxembourg et du Limbourg absorbaient; mais l'Escaut, c'est le fleuve de l'Angleterre, comme la Belgique « est presque son territoire ».

Il ne semble pas que les instances de Rogier aient été fort efficaces. Les puissances se retranchaient devant la nécessité d'attendre les conclusions des rapports des ingénieurs (2).

### Rogier répond officiellement à une communication du ministre des Pays-Bas à Bruxelles

Informé, le 6 avril, du remplacement de l'Escaut oriental par le canal Sud-Beveland, voie présentée comme beaucoup meilleure Rogier répondit, le 10, qu'il doutait de cette assertion. Même si on l'admettait, il restait un grave problème, d'intérêt primordial pour la Belgique et les nations maritimes : les effets du barrage sur la navigabilité de l'Escaut occidental.

Les rapports des trois ingénieurs, que le Gouvernement belge n'avait pas encore, devaient donner la solution.

Rogier renouvelait ses protestations, regrettait vivement que le Gouvernement hollandais n'eût pas attendu le résultat de l'examen des experts, et lui en laissait toute la responsabilité.

(1) Du Jardin à Rogier, 8 mars 1867. *A. E. B., Pays-Bas.*

(2) Le rapport anglais, avait dit, le 28 mars, Stanley, à Bartholeyns de Fosselaert, qui remplaçait Van de Weyer, était favorable en partie à la Belgique; le ministre britannique ne pouvait encore se faire une opinion : il fallait les trois rapports.

### Le rapport Gosselin

Vers le 22 mars, Beyens avait fait une démarche pressante auprès du marquis de Moustier et n'avait reçu qu'une réponse peu nette, car les dispositions du ministre français, influencées par la situation politique — l'affaire du Luxembourg se déroulait — n'étaient pas sincères. Il était impossible, observait Beyens, de parer à cet inconvénient; on ne pouvait dire en effet : « Je sais que vous ménagez les Pays-Bas parce que vous suivez avec eux des négociations secrètes sur le Luxembourg et que déjà vous les traitez en alliés. »

Le 12 avril, Beyens informait Rogier de ce qu'il avait appris officieusement que le rapport Gosselin « concluait à l'absence de dangers et par suite d'intérêt pour la France ».

Le retard de la réponse du Gouvernement français à ses lettres officielles s'expliquait suffisamment « par la gravité de la situation politique » qui était entrée à présent « dans une voie de pourparlers diplomatiques ordinaires », ce qui faisait espérer une communication.

Le 14, notre ministre transmettait à Bruxelles le rapport Gosselin, qu'il appréciait avec sévérité. C'est — disait-il — l'aveu maladroit « que si l'intérêt français n'est pas compromis, le Gouvernement impérial se moque du reste ».

Aussi n'avait-il pas caché son impression à Herbet, l'un des directeurs du Quai d'Orsay, auquel il avait dit « que ce n'était pas là une communication franche, loyale et digne d'une grande administration et d'un grand pays ».

Rogier, dans sa réponse, disait avoir remarqué, comme Beyens, « le soin avec lequel M. de Moustier a fait ressortir... que... le Gouvernement français n'a été guidé que par ses propres intérêts... »

### La Hollande se targue des rapports des ingénieurs

Le 26 avril, le rapport de l'ingénieur prussien fut remis à Rogier par le ministre de Balan.

Le lendemain, Du Jardin communiquait à Rogier la communication triomphante de van Zuylen à la première Chambre des États généraux : les rapports des trois ingénieurs s'accordaient à représenter la Hollande comme ayant complètement satisfait aux conditions posées par le traité de 1839.

Une divergence subsistait quant aux conséquences possibles du barrage sur la navigabilité de l'Escaut occidental inférieur.

Sans les craindre, van Zuylen assurait qu'éventuellement la Hollande y remédierait.

### Une communication de J.-B. Nothomb

Résumant, le 17 mai, les explications qui lui avaient été données au ministère des Affaires étrangères, Nothomb faisait remarquer que le Gouvernement prussien n'avait « aucune indication, aucun conseil à donner ». Notre ministre avait reçu recommandation « de ne pas faire naître l'espoir d'une démarche quelconque du Gouvernement prussien dans l'état actuel des choses ».

C'était au cabinet belge à voir s'il pouvait tirer parti des rapports.

### Une interpellation à la Chambre belge

Questionné le 24 mai par Victor Jacobs, Rogier demanda à la Chambre « de ne pas presser le gouvernement de s'expliquer sur la marche qu'il entend suivre ». Il avait donné lecture des conclusions des rapports des ingénieurs étrangers; ils seraient soumis à l'examen des ingénieurs belges, et le résultat de cette étude déterminerait la conduite ultérieure du cabinet.

## Les conclusions des trois rapports

Nous les résumons ici, d'après l'exposé du baron Guillaume, dans son livre *L'Escaut depuis 1830* (1).

Trois points étaient envisagés :

1. Le canal du Sud-Beveland était-il équivalent à l'Escaut oriental?

Oui, d'après les ingénieurs anglais et prussien.

L'expert français n'avait pas examiné ce point.

2. Quels seraient les effets du barrage du Sloe sur la conservation de la rade de Rammekens (2)?

Le Français n'examina pas ce point.

L'Anglais croit à la destruction hâtée de la rade, mais n'estime pas le fait assez grave pour exiger la substitution d'un viaduc à la fermeture complète du Sloe.

Le Prussien admet la même conséquence.

3. Quels seraient les effets du barrage de l'Escaut oriental sur le régime de l'Escaut occidental?

Pour le Français, la fermeture de l'Escaut oriental n'affectera pas les intérêts de son pays dans l'Escaut occidental.

Le Prussien ne croit pas à la nuisance du barrage, à condition de former, à la hauteur de Bath, un nouveau et profond chenal, mais ce dernier travail pourrait être préjudiciable à la grande navigation. Aux ingénieurs hollandais d'indiquer les moyens d'obvier à cet inconvénient.

L'ingénieur anglais estime que l'effet sera défavorable et préconise un viaduc en remplacement du barrage.

## Une campagne de presse

Dans les mois qui suivirent, pendant que les ingénieurs belges se livraient à l'examen des rapports des trois experts étrangers, l'affaire s'assoupit, mais fut réveillée au mois d'août par une campagne de presse assez violente. L'opinion publique s'impatientait.

*L'Etoile belge* surtout se distingua dans le concert. Elle écrivait le 8 août que le barrage était le résultat le plus clair des négociations entreprises par notre diplomatie.

L'attitude de *L'Etoile*, à laquelle se joignaient beaucoup de journaux, même ministériels comme *le Précurseur* et *l'Echo du Luxembourg*, attira l'attention de Lambermont qui la signala, le 14 août, à Rogier qui voyageait en Angleterre.

« On demande, dit Lambermont, ce que le Gouvernement a fait depuis décembre 1866 et on le somme de s'expliquer. »

« Il ne pouvait cependant agir, observe le secrétaire général, avant d'avoir reçu les rapports étrangers, et l'eût-il voulu, il n'eût pu intervenir plus tôt, vu les complications de la question du Luxembourg. »

Du reste, « nos droits ont été maintenus, nos protestations confirmées ». Saisi des propositions de ses ingénieurs, le Gouvernement pourra faire « au dehors les démarches qui seront jugées nécessaires ».

« Pour le surplus, — ajoute plaisamment Lambermont, — la politique fait comme les souverains et les ministres : elle se promène, et Rogier pourrait profiter de son excursion pour demander une intervention au *Foreign Office*. »

Le 19 août, lorsque la Chambre se réunit exceptionnellement pour un jour, un député d'Anvers, Gerrits, posa une question

à Rogier, qui répondit qu'il fallait attendre la fin des études : le Gouvernement savait ses droits et ses devoirs.

## Le départ de Du Jardin

La grande combativité du baron Du Jardin, certains incidents auxquels il avait été mêlé, avaient rendu sa présence difficile à La Haye. Le 1<sup>er</sup> septembre, il reçut un avancement de choix en prenant la succession de Van de Weyer à Londres. Il fut remplacé par le baron Beaulieu, notre ci-devant ministre à Francfort.

D'après un article du journal, semi-officiel, le *Dagblad*, communiqué le 10 octobre par Jooris à Rogier, « le changement de M. Du Jardin et la nomination de M. Beaulieu auraient eu pour but d'amener entre la Belgique et la Hollande un rapprochement que la situation critique de l'Europe fait de plus en plus désirer... »

## Les négociations du baron Beaulieu

Le baron Beaulieu se rendit provisoirement (1) à La Haye et se mit en rapport avec van Zuylen qui se dit résolu à « réparer tous les dommages ». Nous sommes, reconnut-il, « responsable de l'Escaut et nous ne l'oublierons jamais ».

L'optimisme de Beaulieu, fortifié par cette déclaration, se maintint à la suite des entrevues ultérieures. « ...Nous avons déjà fait du chemin dans la nouvelle voie... » constatait-il le 18 octobre. L'intérêt néerlandais garantissait la sincérité des paroles de van Zuylen : les Pays-Bas, « très en froid » avec la France et la Prusse aujourd'hui redoutées (2), se tournaient vers l'Angleterre dont ils craignaient autrefois les convoitises coloniales. Ils n'avaient pas, il est vrai, grande confiance en une puissance « prodigue de promesses », mais « avare d'actions ». Toutefois, l'intérêt qu'elle témoignait à la Belgique impressionnait la Hollande et la disposait mieux à notre endroit.

Beaulieu résumait en terminant la situation relative à l'Escaut : la Hollande promet de faire tout ce qu'elle doit, comme responsable du fleuve. Il ne fallait pourtant compter en aucun cas sur la démolition du barrage.

## Appréhensions françaises

Le Gouvernement impérial, « trébuché de si haut » dans l'affaire grand-ducale, se préoccupait du revirement subit du cabinet de La Haye et de l'opinion publique hollandaise. La légation française — selon Beaulieu — attribuait ce changement à des raisons politiques; elle y voyait « l'indice, l'aurore d'une alliance dirigée en partie contre la France ». Notre ministre, dans deux entretiens avec le chargé d'affaires *ad interim*, croyait avoir adroitement dissipé les soupçons.

C'est à ce point peut-être qu'un billet confidentiel de Beyens à Lambermont (3) — Paris, novembre 1867 — fait allusion : « Ne croyez pas cela, du moins comme motif déterminant. On a pu causer après coup de cette idée et par-dessus le marché, mais le revirement n'a pas tenu à cela. Il a été brusque et violent et en coïncidence avec l'arrivée de Baudin et l'histoire du Luxembourg. »

*Le Moniteur universel* signalait l'amélioration des relations hollando-belges, et *la Gazette de Cologne*, confirmant cette information, attribuait le changement à « l'envoi de M. de Beaulieu, homme modéré et animé de sentiments les plus amicaux pour le Gouvernement des Pays-Bas ». Le journal prussien apportait aussi, d'après le *Handelsblad*, d'Amsterdam, le bruit que la mission

(1) Il ne quitta définitivement Munich, où il résidait depuis la disparition de la Confédération germanique, que le 1<sup>er</sup> décembre.

(2) « On ne se cache pas ici — dit-il — pour dire que Java est à la fois convoitée par l'une et par l'autre... »

(3) Du moins nous le supposons.

(1) En deux volumes, Bruxelles, 1906.

(2) Voir la carte.

de Beaulieu pourrait avoir également pour but un accord militaire hollando-belge.

#### Le rapport des ingénieurs belges

Le ministre des Travaux publics, Van der Stichelen, avait chargé, le 9 août, deux hauts fonctionnaires des Ponts et Chaussées, le directeur Maus et l'ingénieur Boudin, de faire rapport sur les conclusions des experts étrangers.

Ils déposèrent leur travail le 4 novembre, rappelant que, désignés en 1866 pour faire partie de la Commission internationale belgo-néerlandaise, ils avaient « considéré cette mission, non comme une cause à défendre, mais comme un problème à résoudre. »

De ce même esprit, ils s'inspireraient dans l'examen nouveau.

Leur étude consciencieuse aboutit à des conclusions qui se rapprochaient beaucoup de celles des ingénieurs étrangers : ils avaient toutefois accentué les réserves et insisté sur la nécessité de travaux de garantie : divers points de l'Escaut étant particulièrement menacés.

#### Une crise ministérielle hollandaise et ses répercussions sur la question de l'Escaut

La position du cabinet conservateur van Zuylen n'était pas solide. La faveur du Roi seule l'avait maintenu au pouvoir. Une brochure de Thorbecke, chef de l'opposition libérale, incriminant son attitude dans la question de l'Escaut et dans celle du Limbourg et du Luxembourg, donna le signal d'une campagne qui amena bientôt la chute du ministère. Cette crise, qui se prolongea jusqu'en avril 1868, ne laissa pas d'être défavorable au rapprochement qui s'était dessiné sur l'affaire de l'Escaut. C'est ce que constatait Jooris dans une dépêche du 17 novembre à Rogier.

« Si les deux Gouvernements s'étaient rapprochés, observait à son tour Beaulieu, le 20 novembre, les Chambres, tant de belge que hollandaise, n'étaient pas encore à ce niveau. »

La bonne volonté des cabinets s'était manifestée par une déclaration dont le texte avait été rapporté de Bruxelles par Beaulieu, et que van Zuylen avait approuvé; le Gouvernement néerlandais, se reconnaissant « responsable » de l'Escaut, se disait prêt à faire « tout ce que cette responsabilité lui commande pour remédier, le cas échéant, aux dommages qui seraient contradictoirement constatés ou pour prévenir ceux que le cas échéant l'on serait fondé à prévoir ».

Ces dispositions favorables furent troublées par les débats de la seconde Chambre des Etats généraux, où des paroles malsonnantes à l'égard de la Belgique et de Rogier furent encore prononcées, sans que van Zuylen les eût relevées avec décision et fermeté. Objet d'un blâme, le cabinet démissionna.

C'est dans cet état provisoire que nous apparaissent les relations hollando-belges à la fin de 1867.

Jules GARSOU.

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

---

## Cazin revient

(Petit article sous forme de lettre.)

MON VIEUX CHER PAUL,

Joignons donc, s'il se peut, l'agréable à l'utile. Je pourrais y aller d'un grave article, dans les formes traditionnelles de la critique (tu te souviens, mes immenses papiers sur ton *Humaniste à la guerre* et autres livres, ô « humaniste à la paix » d'aujourd'hui!). Allons-y plutôt d'une petite lettre ouverte où le bon public, j'espère, ne laissera pas de trouver son compte. Pourquoi serais-tu toujours le seul de nous deux à te presser de rire pour ne pas pleurer? *Et ego in Arcadia*.

Voici donc qu'après sept ans de silence — sept, un chiffre sacré! — tu nous déroules, sous la couverture jaune de Plon, jaune comme l'or, ce qui est de bon augure pour un auteur qui rage dans son livre contre « les antinomies, les difficultés enrageantes, et la complication inextricable d'art qui ne nourrit pas, de métier qui nourrit mal » que présente la carrière d'écrivain. tu nous déroules, dis-je, la *Tapiserie des jours*. « Ce n'est pas un roman. C'est d'abord l'histoire de ma vie, de mes pensées, de mes sentiments, au jour le jour, au courant de toute une année. Vous y trouverez un homme sincère, mais non plus ce souffle tout pur de l'âme qui animait le sergent de demi-section du 29<sup>e</sup> d'infanterie. Je ne pensais pas alors à être édité : je n'écrivais que pour moi. Ici, je me suis habillé, j'ai mis des gants. J'espère qu'ils seront assez souples. »

Moi qui connais bien tes mains nues, allais-je les trouver assez souples, tes gants de cérémonie? Telle était pour moi la question. Peut-être aussi pour quelques autres intimes. Et je crois bien qu'elle n'est pas indifférente à ton public. C'est même pourquoi j'entreprends de t'écrire *coram populo*.

Tu connais suffisamment la divergence de nos points de vue sur cette question d'esthétique vécue. Tu la connais tellement, que tu ne manques pas de la souligner dans un des plus beaux passages, ma foi (ce qui m'honore), de cette histoire tapissée de tes pensées et de tes sentiments. C'est dans tes *Réveries de Carême* que tu m'apostrophes amicalement. J'allais dire que tu me fourras malicieusement, dans tes réveries de « l'aigre Carême », comme dit quelque part Malègue, dans son *Augustin ou le Maître est là*, un fameux livre. L'as-tu déjà lu? Si c'est non, presse-toi de le faire!

Donc, le Carême, pour toi, ou plus exactement la pénitence du Carême, « sent l'huile frite, le fiel, le vinaigre ». Je t'abandonne le fiel, je veux dire que je t'en concède l'inopportunité culinaire! J'en use moi-même le moins possible. Et quand, par malheur, il m'arrive d'en goûter, soit au propre, soit, plus malheureusement, au figuré, par le fait de quelque volaille ou de quelque poisson resté malpropre, je t'assure que j'en éprouve un assez amer dégoût. Le fiel ne relève ni la table, ni l'homme. Notre-Seigneur lui-même s'en est détourné. C'est de la sauce écœurante et ce que j'appellerai de la douleur verte. Or le beau symbole de la douleur, c'est le sang vermeil.

Mais pour l'huile frite et le vinaigre, considère, je te prie, ô voyageur, toi qui, aux frontières orientales de ta chère Pologne, t'es frotté à la Russie, qu'il n'y a aucun mal à dire, « oh! mais là alors, pas du tout », comme vous vous lancez volontiers entre français, d'une certaine cuisine russe, *pirochki, pelmèni, séliotki*, etc., où l'huile frite et le vinaigre interviennent, voire se conditionnent mutuellement. Tout ça, c'est une question de goût. (Y a-t-il d'ailleurs liturgie à la fois plus grave et plus suave que

celle du Carême? C'est encore une question de goût, de goût de la componction, par exemple.)

Mais venons-en à la souffrance, à la souffrance toute pure, sans huile ni vinaigre. « Souffrir? J'ai passé ma vie à éviter la souffrance... à tendre vers l'ataraxie, vers l'état bienheureux d'une âme qui se moque des troubles, des afflictions, des séductions. » Là-dessus, tu m'empoignes : « Léopold, mon ami, toi qui m'invites à mettre mes chagrins dans mes livres, quel lyrisme, quel pathétique peux-tu bien attendre d'un sensitif qui a la tocade de chercher son souverain bien dans l'insensibilité? D'un homme qui s'acharne à se crispier, à se contraindre, et dont l'attitude habituelle est de hocher la tête, en souriant à demi, devant cette vie peineuse et ridicule, comme devant un mauvais tour dont on hésite à se fâcher? Vraiment, je ne prends pas le chemin de « tremper la soupe de ma gloire », comme dit ton vieux Léon Bloy, « dans les larmes de la Mélancolie. » Je n'attends pas de faveurs de cette fille. »

Et pourtant, des livres, toi, moi, tout le monde, en savons d'immortels qui sont de purs sanglots? Et Musset, avec quelques autres qui ne sont pas si petits, précise, au surplus, que le génie siège dans le cœur, dans le cœur frappé? Et tu vois, dès à présent, au temple de mémoire, quelle piètre figure d'immortalité fait l'Anatole France, ce vil railleur en pantoufles, ce divagateur attique en calotte à grecques?

Je sais, je sais, ton idéal, même purement littéraire, n'est pas tout à fait le sien : c'est « un sourire sur une vieille peau », la souffrance subsistant sous le sourire, et sous la peau, que, le temps aidant, elle fripe et ride. Ton idéal n'a rien à voir avec la retape de Voltaire : c'est l'imitation du Bienheureux Thomas More, auprès duquel l'Anatole, certes, n'est qu'un très pauvre Turc, un mécréant qui dit « Madame » comme un domestique en parlant de celle qui lui a « donné le luxe » (après le fiel, voici le poison lui-même).

Mais, avant tout, distinguons la littérature de la vie. Vie d'abord! Le principal, le principe, le commencement et la fin. (La littérature tient entre les deux, modestement intermédiaire.) Sur la vie, donc, tu nous cites More, qui cependant trouvait « la tribulation chose si bonne et si profitable » : « Dieu, qui nous a dit de prendre notre peine en patience, ordonne aussi de faire tout le possible pour écarter la souffrance, et de nous et du prochain. Et puisque donc Il conseille les deux choses, je ne me casserai pas la tête pour monter qu'il n'y a pas de contradiction entre elles. » Tu appelles ensuite à l'appui saint Augustin : « Bien qu'on se réjouisse de souffrir ce que l'on est obligé de souffrir, on aimerait encore mieux n'avoir rien à souffrir. » Et tu conclus : « Voilà la vérité et voilà le fond de l'homme. »

Non, mon vieux. Voilà la vérité, cela, oui. Mais ne voilà pas, ah! certes non, le fond de l'homme. Voilà le fond du chrétien, veux-tu dire! C'est tout autre chose. Ça fait une différence, et une fameuse, de l'homme au chrétien, d'Épictète à Jésus-Christ. L'homme tout pur, tu n'en doutes pas, ne trouve pas bonne la tribulation, et, surtout, il ne se réjouit jamais de souffrir. Il a fallu qu'il s'entendît affirmer, et par Qui : « Bienheureux ceux qui pleurent... », pour se persuader quelque peu de ce renversant motif de joie. L'on sait assez comment, le plus souvent, il obtempère au *Gaudete*.

Aussi bien, ne va pas t'imaginer que de souligner cette transcendante différence m'empêcherait de penser que tu as raison, quand tu rétorques les incriminations de tes « amis franciscains », qui croient à tort que « ton vieil hellénisme se hérissé contre la sainteté », alors que « c'est précisément à ton vieil hellénisme que tu recoures pour te prouver que les hommes y ont aspiré de tout temps ». Mais les hommes, du moins dans notre vieille Europe

classique, tout en aspirant peut-être à la sainteté confusément, les meilleurs tout au moins, ignoraient fort qu'il nous fallût passer, pour l'atteindre, par une certaine Porte étroite, chargés d'une certaine Croix qui accroche de tous les côtés. Ils n'avaient pas l'idée de cet impedimentum-là. Vois plutôt ton immense patron à Athènes, chez tes Grecs. Le bonheur d'après le sapin, comme dit l'autre, ne leur disait à eux vraiment rien. La résurrection des morts, c'était bien trop « glorieux » pour leur opaque cœur de chair. Dans ce cœur charnel, ils proféraient plutôt, comme tu l'écris : « La gloire posthume n'est qu'un leurre et une amertume odieuse pour l'égoïsme impatient. » (Tu permets que je déplace ton « que », lequel, dans ton texte, se trouve placé devant le « pour ».) Ils ne l'entendaient pas seulement de la gloire littéraire, mais aussi de la gloire surnaturelle de l'au-delà qui leur était proposé et qu'ils méprisaient, sans arriver à s'en faire une idée. Scandale au Juif, folie au Gentil. Il faut croire efficacement en Jésus pour accepter cette inimaginable Gloire compensatrice d'au delà de l'Abîme. Épictète n'y sert de rien. L'aspiration du genre humain tout entier n'y sert de rien.

Connais-tu ce beau mot de notre roi Albert, qui tant qu'il pouvait fuyait la gloire terrestre et plus encore la gloriole : « Mon peuple et moi nous avons été acculés à l'héroïsme. » C'est, en somme, la condition même du chrétien que cette parole profonde pourrait résumer, du chrétien qui n'est pas encore transformé en saint. (Car les saints, More et Augustin compris, affirment que « le Paradis terrestre, c'est la souffrance ». Naturellement, spirituels, ils le disent au spirituel, leur chair saignant. Mais que ce spirituel est miraculeusement réel! As-tu lu la très belle *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face* que vient de publier notre ami Ghéon, où cela éclate?)

Bref, la question, à mon sens, n'est pas, comme tu le préconises, ô Lienheureux Paul, de fuir la souffrance, et non plus de rechercher l'héroïsme : *mais de s'y laisser acculer, par le fait de son devoir*. C'est de l'actif dans du passif, une espèce de situation déponente, mon grammairien! Acculé, alors on fait front. C'est du moins ce qu'a fait le roi Albert, et c'est ce que nous avons essayé, comme peuple, de faire derrière lui. C'est ce que font aussi les chrétiens de bonne volonté qui ne sont pas encore des saints, derrière leur Maître...

C'est ce que tu fais donc avec eux, vieux stoïque à la manque! Nul ne le sait mieux que moi. Mais en « tendant vers l'ataraxie » (du moins que tu dis), en « passant ta vie à éviter la souffrance », cette circonstance! Au lieu de l'avouer simplement, sans crispation ni contrainte, comme l'« espoir unique ». Car, s'il est discutable que cette attitude ne présente pas d'inconvénients dans la vie vécue (mais nous n'avons pas à en connaître ici, dirai-je en style de procureur), il est hors de doute qu'elle en présente, et de fort graves, en littérature. C'est cela qui, à mon humble avis, dans une certaine mesure te fausse et te limite en tant qu'écrivain et qui t'enfoncé de plus en plus dans les travaux de tapisserie.

« Rien d'étonnant que je tapisse — me répliques-tu spirituellement — puisque j'écris avec une aiguille ». Cependant, à défaut de glaive, on t'avait connu un poinçon, ou un burin si tu veux, celui avec lequel tu burinas — car c'est le terme — les plus belles pages de ton *Humaniste* guerrier. Au fond de tout cela, sais-tu ce qu'il y a? Une question de guerre et de paix. Au « Père la Victoire » qui répondait à tous et à chacun : « Je fais la guerre », on te voit très bien lancer comme boutade, en bondissant comme un cabri, ainsi que tu aimes à le faire : « Vous, fichez-moi la paix! » « La vie est une guerre », a pourtant soupiré un dénommé l'Écclésiaste, plus amer et plus désenchanté que toi, mais qui en convenait, et dont l'Esprit-Saint daigna emprunter la plume. Et le Seigneur

lui-même a prononcé : « Je vous donne Ma paix. Je ne vous la donne pas... »

Non, Paul. C'est très beau « les principes et les règles ». Mais il ne faut pas dire : « Ce qui importe, ce sont les principes et les règles. » C'est trop superficiel. Sans « le cœur », sans la Croix avouée, sans la vérité profonde de l'âme, cela n'est rien. Tu le sens toi-même d'ailleurs. Micux : tu l'avoues explicitement dans cette *Tapisserie* même. « On me dit que j'ai fait des livres. Il m'arrive d'en relire des pages, de m'en amuser s'il y a des plaisanteries, de m'en émouvoir s'il y a de l'attendrissement, mais combien tout cela me semble lointain, étranger à moi ! Des riens qui font penser à tout et qui ne s'adressent guère qu'à ceux qui ont le temps et les moyens de penser. Trop de cadence et d'exactitude dans la forme. A quoi bon tant de peine ? A supposer que l'effort ne se sente point, ni la manière, ni l'artifice, à quoi bon cet art exténuant ? *Artis sciverae si quis ambit effectus...* J'en viens, par réaction, à lire avec plaisir des livres mal écrits. »

Et voilà le point ! Oui, depuis quelques livres, y compris cette charmante *Tapisserie*, venue pourtant après sept années de rude vie et de silence, tu mets ton honneur littéraire à danser sur la pointe d'une aiguille. Tu te masques d'un « classicisme » de plus en plus formel, humoristique et diaphane. Mais tu es bien trop intelligent, trop du métier, trop humain, pour ne pas savoir qu'« avoir des lettres, connaître ses auteurs et s'en servir, classe simplement un écrivain dans une certaine catégorie, le rattache à un certain genre » et on peut avoir du génie sans avoir beaucoup de lettres ». Tu sais très bien que l'humanité, l'humanité haute et toute déployée, s'entend, reste première, une fois l'art assuré, et que les *Essais*, malgré de bien belles pages, celles sur l'amitié par exemple, ne valent pas *l'hèdre*, et encore moins, les *Fleurs du Mal*. La peste soit du monsieur qui avait peur de la peste !

« Il faut une littérature d'arrière-garde », soit, du moins dans le sens où tu le prends et le pratiques. Afin qu'une certaine tradition d'art, ainsi qu'un certain style humain ne se perdent pas. Mais le cœur, Paul, le cœur et l'imagination créatrice, Homère, Eschyle, l'architecte du Parthénon, tout païens qu'ils furent, n'en avaient-ils donc pas ? Et veux-tu me dire, ô écrivain français adorateur de *Mithridate*, mais qui a si peur des poisons, de quels Grecs, de quels « principes » et de quelles « règles » ils se sont faits les conservateurs ? Les Grecs, c'était eux. Les principes et les règles, ils les créaient. En ce sens, mais ils étaient les plus ultras des modernes ! Combien je préfère la position de Claudel, libre et grand novateur lui aussi, malgré la surcharge des littératures, qui l'autre jour me disait si grand bien de toi. En dirais-tu autant de lui, littérairement, avec tes « principes » et tes « règles » ?

Passe encore pour l'imagination créatrice : n'en a pas qui veut. C'est le don féerique, l'effrayante prédestination esthétique. Mais sur la question du cœur, de l'âme, de la souffrance, de l'héroïsme, du « pathétique », comme tu dis, je te cède d'autant moins que ce qu'il y a de meilleur dans tes livres, jusques et y compris dans cette *Tapisserie*, te vient, nous vient d'eux, à travers l'art bien entendu. J'en donne pour preuve tes dernières pages, ce final « Tombeau » que tu as douloureusement dressé à ta mère morte, *vita junctae matri sacrum*. « Dans l'escalier, je me rappelais, je l'avais embrassée sans rien dire. Puis ma tête avait glissé sur sa poitrine, très bas, jusqu'au sein qui m'avait porté, et comme je l'entourais de mes bras, elle s'était appuyée sur moi, un peu chancelante, de toutes ses forces, de toute sa faiblesse.

« Que tes mains étaient lourdes, maman ! Pesais-je autant sur tes bras, quand j'étais petit ?... »

« Voilà le tombeau que j'ai écrit pour toi. Voilà le livre que j'ai fait, parvenu à mon tour à l'âge déclinant. Je te le donne à toi qui m'as enseigné à écrire. »

Je me doute cependant que tu t'entêteras, que tu persévèreras, jusqu'à ta mort à toi, dans tes travaux d'aiguille, très fins, très beaux, comme tels, c'est certain, du vrai travail français de la plus délicate veine, c'est tout dire. Jusqu'à la mort. Après quoi, (et ce sera ma revanche, mais c'est Dieu qui sait si je la verrai d'ici-bas, ou si, au contraire, toi... enfin, tu me comprends), après quoi, un des plus grands épistoliers et mémorialistes secrets de notre temps, un des écrivains des plus frémissants d'âme, de cœur et de réalisme cruel, surgira simple et nu dans la lumière, et prendra cours, glorieusement cours. Et ce sera, cette fois, le grand Cazin, celui qu'annonçait l'*Humaniste*, celui que des yeux avertis reconnaissent encore, au passage, à travers les badinages de tes proses d'art, celui-là et pas un autre, « un grand type, comme tu railles, animé comme pas un du « souffle tout pur de l'âme ». Je ne dis pas qu'alors ce Cazin-ci ne se fondra pas, ne s'équilibrera pas avec ce Cazin-là. Peut-être. En tout cas, le plus tard possible, n'est-ce pas, mon ami ?

Au revoir. C'est de Liège, naturellement, que je t'envoie, à Autun, en France (Saône-et-Loire), cette sincère épître critique, de Liège qui occupe plusieurs points nullement stratégiques de ta *Tapisserie*, « de chez nous encore, autant dire », comme tu dis en effet, sans remarquer que tu nous annexes, mon cher vieux Paul, ô humaniste français impénitent !

LÉOPOLD LEVAUX.

## La correspondance de Tchékhouff

La Collection d'Auteurs étrangers, publiée à Paris sous la direction de M. Charles Du Bos, nous donne aujourd'hui la correspondance d'Antone (Antoine) Tchékhouff comprise entre 1876 et 1890 (traduction Denis Roche) (1).

Cet écrivain russe est décidément trop peu connu à l'étranger. Il en est à cet égard d'Antone Pavlovitch Tchékhouff (2) comme par exemple d'un Ostrovsky, ce peintre incomparable (sur la scène) des mœurs marchandes de la Russie d'autrefois. Tous les hommes cultivés d'Occident connaissent Gogol, l'immortel auteur du *Revisor* et de *Ames mortes* ; combien ont entendu parler d'Ostrovsky ? Et pourtant celui-ci n'est pas de beaucoup inférieur à celui-là.

Il en est de même de Tchékhouff, au talent prime-sautier, plastique, incisif, talent qui se manifeste dans la correspondance que nous avons sous les yeux avec abondance et vigueur.

Dans ces centaines d'épîtres nous voyons revivre tout le milieu littéraire dans lequel se cristallisa peu à peu le très grand talent de Tchékhouff. A partir de mars 1883 voici Nicolas Leikine, conteur et romancier, connu surtout par des scènes de la vie marchande narrées avec beaucoup d'humour (3).

(1) Les petits-fils de Plon et Nourrit, Paris.

(2) Le nom est orthographié « Tchékhouff » dans le volume que nous avons sous les yeux. L'orthographe « off » ou « eff » (en français) pour les innombrables noms russes ayant une de ces deux terminaisons est fautive, mais n'en est pas moins consacrée par un long usage ; aussi lui donnons-nous la préférence et persistons-nous à nous conformer à l'orthographe traditionnelle encore qu'erronée.

(3) Je citerai notamment l'ouvrage *Les nôtres à l'étranger*, où l'auteur dépeint de façon très amusante les tribulations et pérégrinations d'un couple moscovite. Il est à noter que les marchands de Leikine sont plutôt postérieurs comme date à ceux d'Ostrovsky.

A partir de mars 1883 Nicolas Leikine, entre les pages 16 et 17 du volume nous avons son portrait, portrait bien caractéristique. Une barbe noire et hirsute, des traits plutôt grossiers, mais respirant la vigueur et l'énergie, une puissante carrure : tel était ce Leikine, directeur à l'époque de la revue humoristique hebdomadaire *Oskolki*, où Tchekhoff fit ses débuts littéraires et à laquelle il collabora longtemps.

Après Leikine on voit paraître dans la « Correspondance » Ivan Stchegloff, un dramaturge qui eut en Russie son heure de célébrité. Tchekhoff ne cessera de vouloir le détacher du théâtre pour le ramener aux « lettres », alors que par un mouvement inverse lui-même évolue graduellement des « lettres », au sens propre du mot, vers le théâtre.

Puis c'est le poète Plestcheïeff (1) qui lui ouvre les grandes revues (il y en avait dans l'ancienne Russie d'excellentes); c'est Alexis Souvorine qui devine son talent et l'appelle à collaborer au premier quotidien russe, le *Novoïe Vremia*. A cette époque Tchekhoff n'a que vingt-six ans et signe d'un pseudonyme; ses articles ne lui en sont pas moins payés à raison de douze copecs la ligne, soit à peu près deux francs cinq centimes belges au cours du jour (2).

Qu'était le *Novoïe Vremia*? Fondé en 1876, si j'ai bonne mémoire, il ne tarde pas à devenir pour ainsi dire un objet de première nécessité pour tout Russe qui se respecte. Non pas que ce Russe respecte aussi particulièrement ce quotidien, lequel change d'opinion comme de chemise et ne s'embarrasse pas beaucoup des principes; mais voilà : le « Nouveau Temps » a su devenir indispensable : un Pétersbourgeois en a besoin comme il a besoin de son petit déjeuner du matin. Cette belle carrière, c'est à son directeur qu'il en est redevable : Souvorine est un *self made man*, un journaliste de grand talent et un excellent *businessman*; à part cela, ainsi que je viens de le dire, les principes ne le gênent pas outre mesure. En voilà plus qu'il n'en faut pour réussir... et pas en Russie tsariste seulement.

La première lettre à Souvorine est datée (de Moscou, où Tchekhoff habite la majeure partie de l'année) du 21 février 1886. A cette époque Tchekhoff n'était plus collaborateur des *Oskolki*; et comme il avait un besoin pressant d'argent, les douze copecs par ligne ont dû lui faire singulièrement plaisir. Cependant il se contente d'écrire :

« Les honoraires que vous m'avez fixés sont pour l'instant tout à fait suffisants. »

Et il exprime le désir que le *Novoïe Vremia* — qu'il voit fort rarement, dit-il — lui soit en outre envoyé!

Sans le connaître, Grigorovitch, un vieil écrivain qui a soixante-cinq ans déjà, lui écrit une lettre où il lui dit son admiration (mars 1886). Tchekhoff lui répond le 28 du même mois par une épître débordant de reconnaissance enthousiaste et lui demande sa photographie « s'il est possible ». Grigorovitch s'exécute. La photographie porte cette inscription : « A un jeune talent, un vieil écrivain. »

A quelque temps de là, Tchekhoff pourra écrire non sans une légitime fierté :

« Tout de même je commence à me sentir un mérite : je suis le seul écrivain qui... n'ayant écrit que des babioles pour les journaux a conquis l'attention des critiques aux longues oreilles. »

En décembre de cette même année, il va à Saint-Petersbourg et est enthousiasmé. « Piter (1) est magnifique. Je me sens au septième ciel. Les rues, les cochers, les vivres, tout est bien et il y a tant de gens intelligents et convenables qu'il n'y a qu'à choisir. Je fais chaque jour des connaissances... Chacun m'invite à l'envi et me brûle de l'encens. Tous sont positivement enthousiasmés de ma pièce (2), bien qu'ils blâment mes négligences. »

C'est la popularité, c'est la gloire.

Mais il y a mieux. En octobre 1888, Tchekhoff est informé que l'Académie des Sciences lui a décerné le prix Pouchkine (500 roubles (2)). « On en fera l'annonce officielle, écrit-il à une correspondante, le 19 octobre à la séance publique de l'Académie, avec la solennité classique convenant à la situation. » Et il ajoute plaisamment : « Cela m'arrive probablement parce que j'ai pêché les écrevisses (4). »

\* \* \*

Avec la gloire, le besoin d'argent se fait sentir moins cruellement et Tchekhoff peut se permettre le luxe de déplacements à travers l'immense Russie. Voici un joli fragment de lettre à Souvorine du 30 mai 1888 :

« Je suis sur les bords du Psiol (5), dans le pavillon d'une vieille maison noble. J'ai loué sans hésiter, au hasard, et je ne m'en repens pas. La rivière est large, profonde, semée d'îles; poissons et écrevisses y abondent. Les rives sont belles; il y a beaucoup de verdure. Surtout c'est si vaste qu'il me semble avoir acquis pour mes 100 roubles le droit d'habiter dans un espace illimité... Non loin de moi, un moulin à eau, du type le plus rebattu (à 16 roues) avec un meunier et sa fille, continuellement assise à la fenêtre et attendant évidemment quelque chose. Tout ce que je vois et entends, il me semble le connaître depuis longtemps par de vieux récits et de vieux contes. Je n'ai trouvé qu'une nouveauté : un oiseau mystérieux, le butor, qui se tient au loin dans les joncs et qui jour et nuit émet un cri (6) ressemblant partie au bruit d'un coup frappé sur un tonneau vide, et partie au meuglement d'une vache enfermée dans une étable. Tout Petit-Russien a vu dans sa vie cet oiseau; mais chacun le dépeint différemment, donc personne ne l'a vu... »

« Je vais chaque jour au moulin en canot, et le soir je vais pêcher dans les îles avec les pêcheurs fanatiques de l'usine Kharitonenko. Nos conversations sont intéressantes. La veille de la Trinité tous ces maniaques passeront toute la nuit dans les îles à pêcher, et moi aussi. Il y a des types superbes. »

En juillet de la même année voici Tchekhoff en Crimée. Il écrit de Théodosie le 18 juillet à son ami Stchegloff :

« J'habite à Théodosie chez le général Souvorine (7). La chaleur et le manque d'air sont inimaginables. Le vent est sec et rude comme une reliure; c'est à crier au secours. A Théodosie il n'y a ni arbres, ni herbe; on ne peut se cacher nulle part. Il ne reste qu'une chose à faire : se baigner. Et je me baigne. La mer est splendide [d'un] bleu profond et douce comme les cheveux d'une vierge. On peut vivre mille ans sur son rivage et ne pas s'ennuyer. »

Quatre jours plus tard il annonce cependant à sa sœur Marie qu'il quitte Théodosie le lendemain. C'est sa paresse, dit-il, qui

(1) Nom populaire de Saint-Petersbourg.

(2) *Ivanoff*.

(3) A peu près 8,750 francs au cours du jour.

(4) Tchekhoff était un pêcheur enragé.

(5) Affluent de gauche du Dniéper, province de Poltava.

(6) J'entends encore retentir à mes oreilles le cri étrange de cet étrange oiseau par les belles soirées d'été, chez moi, dans ma propriété de la province de Tambow...

(7) C'est en plaisantant, cela va sans dire, que l'écrivain donne ce titre au directeur du *Novoïe Vremia*.

(1) Stchegloff est orthographié dans le recueil : « Chtcheglov » et Plestcheïeff « Plechtcheïev ».

(2) Voilà qui nous change un peu des honoraires d'Occident dans le même domaine... Un souvenir personnel : en 1891 une revue de Moscou intitulée *Questions de philosophie et de psychologie* me demandait (j'étais un jeune homme de vingt et un ans à l'époque) un article sur la télépathie. Cet article, qui n'était nullement d'une longueur démesurée, me fut payé soixante-quinze roubles, soit, toujours au cours du jour, plus de treize cents francs.

le chasse de Crimée. Il n'y a pas écrit une seule ligne, ni gagné un copek, et si son « vil » repos se prolonge encore une ou deux semaines, il n'aura plus un liard :

« Je me lève à 11 heures, me couche à 3 heures du matin; toute la journée je mange, bois et parle sans fin. Je suis devenu une machine à parler. Souvorine ne fait rien lui non plus et nous avons à nouveau résolu à nous deux toutes les questions. C'est une existence assouvie, pleine comme une coupe, entraînant... *Keif* [*farniente*] au bord de la mer; chartreuse, fruits rafraîchis, feux d'artifice, bains, soupers gais, excursions, romances : tout cela fait des journées courtes et à peine perceptibles. Le temps vole, file et au bruit des vagues la tête somnole et ne veut pas fonctionner. Journées chaudes, nuits étouffantes, asiatiques. »

Ne dirait-on pas qu'à lire à quarante-six ans de distance ces lignes pittoresques on se sent comme plongé dans cette atmosphère criméenne d'été, étouffante mais captivante?

En ce premier volume de sa correspondance nous voyons peu à peu l'écrivain abandonner les petits récits où il s'était complu et spécialisé pour aborder les nouvelles plus développées. On y assiste à l'éclosion d'œuvres telles que *La Steppe* et *Le Jour de fête*. Mais Tchékoff aborde aussi le théâtre et lui donne *Ivanoff* et *Oncle Vania*. Sous les premières atteintes d'un mal qui finira par l'emporter (la tuberculose), il écrit la première de ses œuvres les plus vigoureuses : *Une Histoire banale*.

Les lettres le montrent renseigné sur la littérature française. Deux lettres du 7 et du 15 mai 1889 contiennent une vive critique du *Disciple*, de Paul Bourget. Pour Tchékoff Bourget est « un homme de talent, intelligent et instruit », qui connaît à fond la méthode des sciences naturelles et l'a approfondie comme s'il avait fait de bonnes études aux facultés des sciences naturelles ou de médecine ; qui « n'est pas étranger au domaine qu'il entreprend de régenter », mais qui connaît aussi mal « la psychologie savante » que « les meilleurs psychologues ». Cependant Tchékoff reconnaît que Bourget est « attrayant » pour le lecteur russe. Pourquoi? L'explication vaut la peine d'être reproduite :

« Le lecteur a vu dans son roman des héros et un auteur plus intelligents que lui et qui ont une vie plus riche que la sienne. Les écrivains russes, au contraire, sont plus sots que leurs lecteurs; leurs personnages sont pâles et nuls; la vie qu'ils décrivent est pauvre et inintéressante. L'écrivain russe loge dans des réduits, mange des cloportes, aime des poissardes et des blanchisseuses. Il ne connaît ni l'histoire, ni la géographie, ni la religion de son pays, ni son administration, ni sa justice; bref, il ne connaît absolument rien. Comparé à Bourget, c'est une oie pattue et rien d'autre. Il est donc tout naturel que Bourget plaise... »

Voilà, certes, des jugements bien sévères. Mais il va sans dire qu'en parlant comme il le fait ici des « écrivains » russes, Tchékoff n'a en vue ni un Tolstoï, ni un Tourguéneff, ni un Dostoïevsky. Ses sarcasmes ne s'appliquent qu'aux intellectuels extrémistes, dédaigneux tant de leur apparence que de tout confort (bien que n'ayant sûrement jamais mangé de cloportes!), farouchement et sottement démolâtres, animés à l'égard du régime tsariste d'une haine inextinguible et appelant *in petto* un chambardement panrusse de tous leurs vœux. Par cela même Tchékoff nous montre qu'il n'est pas tout à fait de ces extrémistes-là.

Est-il religieux? Il ne faut peut-être pas trop prendre au pied de la lettre, pensons-nous, ses diatribes contre le même Bourget, auquel il reproche âprement sa croisade « contre la tendance matérialiste » (dans le *Disciple*); mais tout compte fait, la religion a bien peu de place dans sa volumineuse correspondance, ou pour mieux dire, elle en est presque totalement absente, moins quelques formules courantes par-ci par-là; encore quelques-unes au moins d'entre elles sont-elles employées sur le ton de la plaisanterie.

Sur ce point Tchékoff est bien un *intelligent* (intellectuel) russe, dont l'areligiosité est — ou était — un des traits les plus caractéristiques. Ce qui a lieu de surprendre véritablement, c'est que la politique soit plus absente encore des 385 pages du volume que nous analysons que la religion : politique intérieure aussi bien que politique extérieure. Les doigts d'une main suffiraient amplement pour énumérer les quelques apparentes exceptions, et encore : c'est à peine si elles existent. Que voilà une particularité vraiment curieuse.

\* \* \*

L'humour, qui est un des traits distinctifs de Tchékoff comme écrivain, se manifeste de bonne heure dans cette Correspondance. En voici quelques exemples. A la date du 7 mars 1884 Tchékoff écrit à Leikine :

« J'ai reçu de la *Nove* [revue] une invitation à collaborer... En lisant sur l'en-tête de la lettre qu'ils ont 500,000 roubles de capital versé, je fus troublé au point que je perdis tout espoir d'y écrire jamais quelque chose... »

« Je pars pour Voskrésensk, écrit-il deux mois plus tard à une dame. Une de mes agréables occupations sera de vous y attendre. Je crains que cette occupation ne dure beaucoup. J'ai donné ordre à ceux qui doivent venir de vous emmener (?). A votre entrée en ville il y aura : a) carillon; b) tir du canon, et c) rien de plus. »

En novembre 1887 il écrit à son frère Alexandre :

« *Korbo, canis clarissimus mortuus est. Gaudeo te asinum sed non canem esse, nam asini diutius vivunt.* »

De tels spécimens sont certainement drôles. Mais l'humour est chose essentiellement fugace et fragile; à appuyer dessus on risque fort de le voir se volatiliser instantanément. N'insistons donc pas.

\* \* \*

La traduction de la Correspondance est loin d'être parfaite : le lecteur s'en sera sûrement aperçu déjà. Le style en est lourd, le français pas toujours correct. On sent M. Denis Roche prisonnier du texte original. Autre défaut : malgré l'abondance de notes explicatives, nombre de passages qui traduits du russe ne disent rien au lecteur français ne sont cependant pas commentés. Un seul exemple : Tchékoff écrit à Souvorine de Moscou en novembre ou décembre 1888 :

« On m'invite partout; on me nourrit et on m'abreuve comme un général de jour de mariage. »

Pourquoi le traducteur ne s'est-il pas donné la peine d'expliquer que l'écrivain a ici en vue un faible attribué aux marchands russes d'autrefois : ils aimaient beaucoup avoir à leurs noces un général authentique en grand uniforme et naturellement le régalaient en conséquence de leur mieux. D'où le terme de *svadebny guénéral* (« général de noces »).

Parfois c'est la traduction qui est par trop littérale. « Si vous saviez voir la vie objectivement, vous ne chanteriez pas la complainte de Lazare », lit-on à la date du 4 février 1888. Il fallait traduire tout simplement : « Vous ne vous lamenteriez pas. »

\* \* \*

Espérons que les lettres ultérieures seront rendues de façon plus satisfaisante. Remercions quand même le traducteur d'avoir donné au public français le volume qui fait l'objet de la présente étude : ce public n'a que trop tendance à se désintéresser de la Russie ancienne manière au bénéfice de la Russie de Brest-Litowsk.

Comte PEROVSKY.

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### A Foy-Notre-Dame

Les solennités mariales qui se sont succédé en ces derniers temps : le couronnement de Notre-Dame d'Alseberg, le 325<sup>e</sup> anniversaire de la découverte et le 25<sup>e</sup> du couronnement de Notre-Dame de Foy, qui suivait de près le Congrès eucharistique diocésain de Soignies où 30,000 hommes acclamèrent le Christ-Roi; jointes les fêtes jubilaires de Notre-Dame de Liesse, en France, et d'Einsiedeln, en Suisse, témoignent à l'envi d'un élan extraordinaire de foi envers le Christ, de piété et de confiance envers l'auguste Mère de Dieu et des hommes, que S. Em. le cardinal Van Roey saluait à Foy comme un gage de protection céleste et de sécurité qui s'oppose heureusement à tant de menaces, signes d'inquiétude et de crainte.

Témoin de quelques-unes de ces manifestations en notre pays, nous voudrions insister ici sur celle de Foy-Notre-Dame, qui fait resplendir, avec un particulier éclat, zébrant les sombres nuées de l'horizon, l'arc-en-ciel de la Vierge Immaculée.

S. Exc. l'évêque de Namur, dans l'éloquente Lettre pastorale qui invitait les fidèles de son diocèse à la solennité du 8 septembre; M. le chanoine Detrez, archiprêtre de Notre-Dame de la Treille à Lille, dans la ravissante allocution qu'il prononça ce jour, sur le plateau de Foy, au cours de la messe pontificale; la Sœur Marie-Adrien, des Sœurs de la Providence de Champion — dont la Supérieure générale a été en mai dernier favorisée par une guérison prodigieuse due à l'intervention de Notre-Dame de Beauraing et de Banneux — la religieuse, auteur de la cantate, qui fut exécutée à l'issue de la messe pontificale, tous trois ont heureusement souligné ce caractère de la dévotion salvatrice envers Marie, qui fut aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles le rempart de la foi catholique contre l'hérésie protestante et qui apparaît de plus en plus de nos jours la digue providentielle, ici, contre l'infiltration, là contre le débordement d'une sorte de paganisme dans les classes populaires et la bourgeoisie elle-même.

M. l'archiprêtre Detrez, revendiquant pour la Vierge la triple prérogative de mère, gardienne et modèle de la foi, ne manqua pas de rappeler à quels furieux assauts du protestantisme s'opposèrent l'Invention de Notre-Dame de Foy et sa merveilleuse diffusion par le monde. Et la poétesse faisait écho à cette parole :

*Le siècle de trouble et de fureur  
Siècle de douleur  
Passait sur notre Patrie,  
Et l'orgueil et l'hérésie,  
L'encerclant de toute part,  
Suivaient d'un hideux regard  
Sa lente agonie...  
Lorsqu'en Wallonie  
La Foi sursauta!  
Et contre Marie  
Son invincible rempart  
L'hérésie  
Se heurta.*

C'était l'heure tragique où se jouèrent les destinées religieuses de la Belgique et l'existence même de notre pays. Serait-il dévoré par l'hérésie? Allait-il passer sous la domination du Taciturne et ne s'affranchir de l'Espagne que pour perdre son âme en perdant sa foi?

Heure tragique est une figure de rhétorique : c'est pendant une période de cinquante ans que les prédicants et les bandes de la Réforme battirent en brèche cette Wallonie, particulièrement cette région du Namurois qui était le boulevard du catholicisme. Quelle marée montante de calvinistes, sectaires et aventuriers venus d'Allemagne, d'Angleterre, de France pour renverser du même coup le gouvernement légitime et le règne de la foi catholique! Faut-il rappeler Guillaume de Nassau, instigateur de la Réforme, à la tête de ses *gueux*, promenant la torche de l'incendie dans toutes les abbayes du comté de Namur, les excès des iconoclastes, dans leur haine satanique contre la Vierge, détruisant ses statues, profanant les sanctuaires, semant la dévastation et la ruine, s'acharnant, avec un aveuglement stupide qui devait assurer leur défaite, à faire disparaître tout vestige, toute trace du culte marial. Je ne sais plus qui avait écrit : « *Le christianisme a dégénéré en marianisme.* » Il ne croyait pas si mal dire : c'est qu'en réalité, en la maternité virgine et divine de Marie se concentre tout le dogme, Marie est le vivant ostensor de Jésus et Jésus c'est toute la religion.

Abbayes de Saint-Gérard et de Saint-Hubert, incendiées en 1565 et 1568, Walcourt, Hastière saccagés et leurs religieux massacrés, les monastères de Boneffe, Gembloux, Floreffe, Oignies, Leffe, Villers, Saint-Remy-en-Famenne livrés à la dévastation et leurs habitants en fuite. A ce tableau il faudrait ajouter les cruautés qui s'exercèrent sur les abbayes de femmes et dont les victimes connurent toutes les horreurs de la persécution. Au lieu de déclamer sur la sévérité des placards de Charles-Quint et sur les mesures de Philippe II, on ferait bien de se rappeler d'où partait l'attaque et à quelles extrémités elle se livra.

L'Espagne se défendit et, avec elle, défendit notre foi. En 1576, Don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, taille en pièces l'armée du prince d'Orange près de Gembloux et sait-on assez que ce héros, rappelant Condé à Rocroy, fit honneur de sa victoire du 31 janvier, à l'intercession toute-puissante de Notre-Dame? Sait-on assez que ce grand homme de guerre affermit chez nous contre la Réforme la dévotion à la Vierge, restant fidèle au rosaire de Lépante. Terrassé par la fièvre dans son camp près de Bougès, il ne reprenait ses sens qu'à l'appel des noms de Jésus et de Marie. Il pouvait mourir, il laissait un vengeur, Farnèse.

Celle que l'Église proclame la Tour de David, garnie de mille boucliers, Celle dont la blancheur immaculée évoquant les teintes opalines de l'aurore, la mystérieuse beauté semblable à celle de l'astre des nuits, la splendeur pareille au flamboiement de l'astre des jours n'empêchent pas d'être comparée « à une armée rangée en bataille », la Judith céleste victorieuse de l'Holopherne infernal, Marie fut notre libératrice. Pas un instant la Réforme ne parvint à refroidir la ferveur des Namurois, qui restèrent fidèles malgré tout à la Vierge, dont l'image était placée sur les portes de la Cité, entretenue avec d'autres aux frais de la commune. Leur premier évêque, nommé en 1562, le dominicain Havet,

décédait, au synode de 1576, que la fête de la Conception Immaculée serait fête à garder et, probablement, instituait la confrérie du Saint-Rosaire. Il transmettait à ses successeurs cette ardente piété mariale devenue traditionnelle et contre laquelle devaient s'émousser tous les traits de l'ennemi. Il n'y a qu'une voix chez les historiens de la région pour attribuer à Marie, à son culte filialement observé, à son privilège de l'Immaculée Conception jalousement revendiqué, la glorieuse défense de la foi contre l'hérésie. Aussi bien, l'évêque Jacques Blaise pouvait attester au pape Clément VIII que « dans son diocèse il n'y a pas un seul hérétique ».

\* \* \*

A l'immuable confiance du peuple chrétien abritant le dépôt sacré de ses traditions religieuses sous l'égide de Notre-Dame, la Reine des cieux répondit par ses royales largesses. Alors surgirent Hal, Montaignu, centres fameux de pèlerinages, forteresses inexpugnables du catholicisme où éclata la toute-puissance suppliante de Marie. Ces faveurs illustrèrent ces sanctuaires qui furent environnés de la protection des pieux archiducs Albert et Isabelle auxquels la Belgique catholique est redevable de tant de bienfaits.

C'est en 1609 que du cœur d'un chêne, sous la cognée de Gilles Wanlin et de son aide Gérard Thiéry, détaillant l'arbre vermoulu pour le compte du batelier Innocent Delimois, jaillit la statuette, encagée en quelque sorte derrière un grillage à trois barreaux de fer, où se trouvèrent des pierres quartzesuses et une tresse de cheveux de femme, qui devait sous le vocable de *Notre-Dame de Foy*, ainsi appelée de l'obscur hameau de Celles où elle fut découverte, faire le tour du monde. Aussitôt émergeant de l'écorce qui s'était refermée sur elle, la petite statue, mesurant un empan, reçut des hommages qui furent récompensés par de telles grâces, de si nombreuses et si prodigieuses guérisons, que le sire de Celles, l'ayant d'abord hospitalisée en son manoir, l'installe dans sa chapelle castrale bientôt envahie par la foule des suppliants.

Saisie par lui de l'événement et de ses suites, l'autorité ecclésiastique, c'est-à-dire le Conseil du prince-évêque de Liège, Ferdinand de Bavière, reconnut la légitimité du culte de la Madone et fit procéder en 1618 à la bénédiction de la chapelle, qui fut l'an d'après visitée par les Archiducs. L'affluence toujours croissante des pèlerins fit substituer à celle-ci l'église que l'on admire encore aujourd'hui. Datée de 1923, elle offre aux visiteurs un splendide plafond à caissons, soit cent quarante-cinq panneaux artistement peints, un ameublement en bois de chêne sculpté, le maître-autel de marbre noir et blanc, offert par le prince-évêque fondateur, avec une *Nativité* de François Walschaertz, le célèbre peintre liégeois de l'école de Rubens qui naquit à Liège en 1595 et y mourut en 1675, l'ancêtre assurément du distingué directeur du *Rappel*, un artiste de la plume. C'est là que n'a cessé d'être exaltée depuis plus de trois siècles la mignonne Madone à laquelle les Archiducs avaient fait don d'un trône d'argent massif volé par les sans-culottes de 1793. C'est de là que, grâce aux premiers desservants, les Pères jésuites du Collège de Dinant, la statuette ayant fait souche d'une multitude d'effigies, fac-similés taillés dans les débris du chêne primitif ou d'un autre, simplement dérivées, voire partiellement divergentes, selon la classification introduite par Joseph Desclée, elle fut par le zèle industriel des enfants de saint Ignace répandue par le monde, non seulement en Belgique, France, Hollande, Allemagne, Autriche, Pologne, mais en pays de missions, au Canada, au Paraguay, aux États-Unis, en Océanie. Rien n'égale l'universalité de ce culte, sinon la rapidité même avec laquelle il fut propagé. Il est clair que ce double fait ne peut se justifier que par l'immensité des grâces, faveurs temporelles ou spirituelles qu'il plut à la Providence d'y attacher.

Et voilà pourquoi, prenant conscience de l'élection divine de l'humble hameau, berceau de cette miraculeuse diffusion, les foules se sont ébranlées au jour de la Nativité, au jour où l'Église vénère la Vierge au berceau, vers Foy, connu du monde entier, ignoré cependant de beaucoup de Belges. C'était le 325<sup>e</sup> anniversaire de la découverte de la statuette et le 25<sup>e</sup> de son couronnement.

Le cortège, où défilèrent vingt-cinq des images sculptées, filles de l'image primitive venues rendre hommage à leur mère, entourées de délégations, même d'escortes militaires ou de groupes qui rivalisaient de grâce, se déroula, pendant une heure et demie, au milieu des acclamations de la foule, sous le regard des autorités religieuses et civiles, le Cardinal, les évêques de Liège et de Tournai — le Nonce annoncé étant empêché par la solennité de l'A. C. J. B. qui se tenait le lendemain, à Huy, — abbés mitrés, prélats, un représentant du Roi, le ministre de Pologne, le gouverneur de la province, des membres du Sénat et de la Chambre, et la princesse Clémentine, dont le long pardessus de couleur carmélite rappelait la bure qu'aimait à revêtir l'archiduchesse Isabelle pendant son veuvage.

La messe pontificale, sur une vaste esplanade, fut un spectacle grandiose d'édification par la majesté du décor et par la pompe de la liturgie. Et l'humble Madonetta, l'héroïne de ces incomparables splendeurs qui avaient attiré de 25 à 30,000 pèlerins, sévèrement écartée de l'autel par les rigueurs rubricales, il fallait la chercher du regard pour la découvrir, comme si on eût voulu commémorer ainsi l'Invention de 1609. A Elle cependant allait notre tendresse émue, à Elle notre gratitude pour ce long passé de bienfaits, à Elle notre confiance en regard de cet avenir troublant, menaçant, mais où scintille d'un doux éclat l'Étoile de la mer. Celle qui a posé un pied vainqueur sur la tête du Serpent, qui préserva nos pères de ses morsures, saura bien nous garder encore. La Réforme s'est heurtée chez nous à ce culte populaire où se résume le catholicisme. L'impiété contemporaine qui voudrait ravir le cœur des masses se brisera, à son tour, contre cet inexpugnable rempart.

L'épilogue de la fête. Dans le jardin du presbytère, sous la tente des patriarches, fut dressée la table d'un rustique banquet, arrosé surtout des nobles paroles du Cardinal, du gouverneur, des curés de Bailleul et de Foy, du bourgmestre de Celles et qui s'acheva sur un intermède comique du baron Gillès de Pélichy « cousin du Roi ».

J. SCHYRGENS.

SOYEZ PARMIL...

...les 20 nouveaux MILLIONNAIRES

que désignera la

**Loterie Coloniale**

LE 18 OCTOBRE PROCHAIN

**20 lots d'un million**

C C. P. 71.60

Prix du billet 100 francs